PQ
1875
M74A17
1878

à M. Paul Mantz
Témoignage admiratif de son jeune
confrère
Octave Uzanne

54

POÉSIES

DE

M. DE MONTREUIL

TIRÉ A 517 EXEMPLAIRES :

500 sur papier de Hollande.
15 sur papier de Chine.
2 sur parchemin.

Ad Lalauze inv. & sc. O. Uzanne edit Imp A Salmon

POÉSIES

DE

M. DE MONTREUIL

Augmentées de pièces inédites

PUBLIÉES AVEC PRÉFACE ET NOTES

PAR OCTAVE UZANNE

PARIS

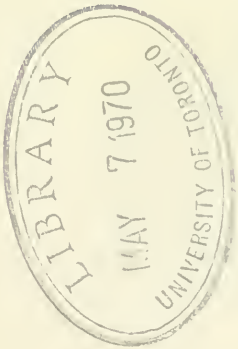
LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

—

M DCCC LXXVIII

PQ
1875
M744
1878



A. Lalauze sc. G. Uzanne edit. Imp A Salmon

ÉPITRE DÉDICATOIRE

A M. RENÉ KERVILER

INGÉNIEUR DES PONTS ET CHAUSSÉES

Vous *êtes,* Monsieur, *non-seulement un érudit intègre, un lettré jeune, actif et consciencieux, mais encore, et bien plus, un amoureux sincère de ce Siècle dix-septième pour lequel nous professons tous deux une admiration profonde, qui nous porte à en exhumer les œuvres. Vous appréciez comme il convient la subtilité, le charme et l'aisance de tant de petits poëtes spirituels et ingénieux, dont la grâce triomphait jadis dans les Ruelles, et vous ne dédaignez pas d'étudier et de savourer la* Cresme des bons vers, l'Élite de la poésie française, *dans ces Recueils ou Parnasses d'antan qui contiennent de si précieuses pièces*

pour qui connaît, comme vous, le piquant, le friand, le haut goût et le bel air des choses.

J'estime donc, Monsieur, que vous voudrez bien accepter l'hommage de cette Dédicace, comme un public témoignage de notre bonne confraternité, ou plutôt de ce je ne sçay quoi *dont parle le Père Bouhours, de ce penchant qui est un instinct du cœur, un très-exquis sentiment de l'âme, une sympathie franche et naturelle, et comme une parenté de l'esprit, entre deux littérateurs qui, guidés par une même passion, marchent cordialement ensemble vers le même but.*

C'est au Confrère aimable et laborieux, à l'Historiographe de nos premiers Académiciens, c'est aussi au Bibliophile éclairé et patient, que je dédie ce volume. Puissiez-vous, comme j'en fais espoir, trouver dans Mathieu de Montreuil *et dans ses délicieux madrigaux un intérêt assez puissant, un plaisir assez vif, pour être convaincu qu'en plaçant votre nom à la première page de ses Œuvres, j'ai non moins songé à vous être agréable qu'à vous témoigner,*

MONSIEUR,

Que je suis et resterai toujours

Votre affectionné et fidèlement dévoué,

OCTAVE UZANNE.

Paris, 10 août 1878.

PRÉFACE

SUR MATHIEU DE MONTREUIL

L'esprit est le côté partiel de l'homme; le cœur est tout.

RIVAROL.

Le commerce des femmes est, dit-on, la meilleure école de la politesse et des belles manières. Les quelques écrivains qui se sont façonnés dans ce milieu délicat et charmant en ont conservé, pour la plupart, un charme expressif, qui semble avoir en même temps poli, arrondi et amenuisé leur style, tout en donnant à leur langage une forme plus relevée, un sens plus subtil, une tournure plus exquise, des grâces plus vives et plus soudaines.

Nous trouvons à intervalles assez rapprochés, dans notre histoire littéraire, des exemples à l'appui, le plus souvent chez certains tempéraments de poëtes doués d'une pléthore amoureuse, — d'une sorte d'inquiétude d'amour, — dont ils paraissent étouffer. Sensuels, voluptueux, coquets à l'extrême, ces *mourants raffinés* ne chantent que pour leurs maîtresses; ils se pâment à l'envi aux pieds de leurs *divines,* de leurs *cruelles* ou adorables amantes, et l'on perçoit que dans cette sensibilité agissante, assez constants pour ne pas être fidèles, toutes les femmes peuvent acquérir du crédit sur leur cœur. La galanterie, qui est fille du désir de plaire, épand dans leurs œuvres mignardes une tendresse, une ardeur, une passion languissante et rhythmique qui captivent et bercent mollement le lecteur : aussi peut-on dire qu'ils sont les plus gracieux modèles de notre poésie française, — dans le sens littéral du mot, — lorsqu'ils ne tombent pas dans l'affectation en courant après l'esprit, ou dans l'afféterie en recherchant les subtilités et les finesses.

Mathieu de Montreuil fut, au XVIIe siècle, le parangon de ces aimables *Soupirants d'office,* de ces *Galants fieffés,* comme on disait alors; ses petites poésies légères et émues ne sont tissées que des bagatelles du cœur. On y trouve quelquefois du fade, de l'extravagant et du faux brillant; mais il y *meurt* si uniquement, il s'y laisse voir sous des dehors si sédui-

sants; ses airs, ses façons, ses pensées et ses pointes ont une allure si tendre et si personnelle; il sait si bien *mitonner les plaisirs* dans ses moindres badinages, et si éloquemment *luxurioser* sa flamme, qu'on ne saurait lui opposer un rival dans cet art inné du madrigal, dont nous nous plaisons à le désigner comme maître.

Les Montreuil sont assez nombreux au XVIIe siècle : l'abbé d'Artigny, dans ses *Nouveaux Mémoires* [1], se plaît à leur consacrer un petit chapitre diffus, duquel, grâce à d'autres documents, nous croyons pouvoir tirer cette courte généalogie :

Jean de Montreuil, avocat en Parlement, fils de Germain de Montreuil, publia en 1606 une pièce poétique de près de trois cents vers : *Le Tombeau de Messire Philippe Desportes, abbé de Thiron*, qui figure dans toutes les éditions posthumes du poëte de *Diane*. On a de lui également un *Playdoyé* pour l'archevêque et le chapitre de Rouen dans la cause de la *Fierte de Saint-Romain* en 1607, et une *Oraison funèbre* de M. le cardinal de Joyeuse, archevêque de Rouen, in-4°, 1616 [2].

1. *Nouveaux Mémoires d'histoire critique et de littérature*. Paris, 1752, in-12, t. V, p. 228.

2. Le Père Lelong, qui fait mention de ces ouvrages, les attribue à l'*académicien*, ce qui est une erreur évidente. Ce Montreuil, avocat en Parlement, est celui-là même, pensons-nous, qui signa certains vers latins : *Johannes Montereullus in Senatu, Paris. Patronus*, dans le *Scævolæ Sammarthani Tumulus*, et qui

Ce Jean de Montreuil laissait deux fils. L'aîné, S. de Montreuil, docteur et professeur en Sorbonne, fut gouverneur du prince de Joinville, petit-neveu du cardinal de Joyeuse, et l'un des approbateurs de la *Somme théologique* du Père Garasse [1]; le second, Bernardin de Montreuil, avocat en Parlement, donna en 1618, in-8°, une traduction de l'*Histoire grecque* de Nicéphore, patriarche de Constantinople, et une *Vie de Jésus-Christ*, publiée en 1637, dont le Père Brignon a retouché le style.

Bernardin, qui mourut, croyons-nous, en 1646, eut quatre fils et une fille, par la suite Ursuline. De ces quatre fils, l'aîné et le puîné ont seuls acquis une assez grande notoriété pour que nous nous en occupions. L'un fut Jean de Montreuil, tour à tour secrétaire de M. de Bellièvre, du marquis de Fontenay-Mareuil et du prince de Conti; résident en Écosse vers 1645, et académicien en 1649 [2]; l'autre est notre poëte, Mathieu de Montreuil, dont nous allons parler.

donna en 1624 : *J. Montereulli Elegia in obitum Nicolai Brullarii Franciæ Cancellarii.* V. *Bibl. Baluz...*, p. 405.

1. Un autre de Montreuil (qui écrivait son nom *Monstroeil*), médecin de Bourges et professeur au Collége royal, à Paris, mort en 1647, possède un article dans le *Mémoire historique et littéraire du Collége de France*, par Goujet. Son oraison funèbre a été faite en latin par Ch. le Breton. Paris, 1647, in-8° de 32 pages. Nous ne saurions désigner la parenté de cet homonyme.

2. La biographie de Jean de Montreuil se trouve dans l'*Histoire de l'Académie*, par Pélisson. C'est à tort que Baillet lu

On ne saurait fixer absolument la date de la naissance de Mathieu de Montreuil. Les différentes biographies la placent à Paris en 1620; mais nous serions plutôt porté à croire, d'après quelques-unes de ses lettres, qu'il naquit en Bretagne vers la même époque. Son père, Bernardin, homme rigide et juste, tenait à honneur d'élever ses enfants avec des principes d'équité et de droiture; il s'appliquait, pour les diriger, à étudier leurs goûts, leurs aptitudes, leurs inclinations; et, comme il crut apercevoir dans son fils Mathieu certaines tendances au travail et une nonchalance qui impliquait une vie douce, paisible et sans secousses, il le destina à l'Église et lui fit prendre, dès qu'il fut en âge, la tonsure et le petit collet. Montreuil fut donc abbé, mais abbé à la manière de Marigny, de Ménage et de tant d'autres écrivains. Il s'engagea, mais sans se lier, dans les ordres sacrés; il en porta l'habit et en toucha les bénéfices, rien de plus. Il fut abbé, pour tout dire, mais ne fut pas prêtre.

C'était un charmant abbé du reste : mondain, dameret, galant, coquet et épicurien; inconstant par nature, amoureux par tempérament et madrigalier

donne les ouvrages de son frère Mathieu. On ne connaît rien d'imprimé de J. de Montreuil. Le Père Lelong lui attribue un manuscrit conservé à la Bibliothèque sous le titre *Négociations de M. de Montreuil en Angleterre, depuis l'an* 1645 *jusqu'en* 1650. Un de ses frères, *Pierre* de Montreuil, pourrait bien, selon nous, y avoir collaboré.

par amour. Il changeait de séjour comme de maîtresse, et s'attardait aussi peu dans une ville que dans un cœur. C'était un *homme-colifichet*, comme on eût dit au siècle dernier; mais en même temps il avait une allure de mousquetaire empanaché, brave et hardi, portant crânement son épée, — car il était *abbé d'épée* [1], — et courant les aventures comme un Aramis. Son histoire est toute d'amour, comme celle d'une femme : c'est l'histoire d'un papillon papillonnant et bel esprit, qui ne meurt que pour renaître, mais qui meurt amoureusement, languissamment, avec mièvrerie, les yeux noyés de voluptés et voilés de désirs. Aimer et madrigaliser, voilà son unique préoccupation, sa seule ambition. La politique et les cabales le laissent froid et souriant. Sous la Fronde, il aime : c'est toute sa profession de foi; il n'est ni pour le Roi des Halles, ni pour le Coadjuteur, ni pour Mazarin; il est contre les maris et pour leurs femmes. Que lui importe la guerre civile, à ce sublime égoïste?

L'Amour ne reconnoît ni parents ni patrie.
Je ne suis pas cruel, mais je suis amoureux.
Qu'on pille dans les champs la maison de ma mère,
Et que tous ses fermiers ne lui payent plus rien,
Que m'importe cela? Philis, laissons-les faire :
Pourvu que vous m'aimiez, je n'ay que trop de bien.

« Né avec un esprit amusant et un cœur assez porté

1. Montreuil nous fournit lui-même ce détail dans plusieurs de ses lettres.

à la tendresse, dit l'abbé Goujet[1], étant d'ailleurs d'une physionomie revenante et d'une figure aimable, il plut aux dames; il en fut recherché et ne pensa qu'à les amuser et à se réjouir. Ses lettres peuvent passer pour un journal amoureux, et ses vers, surtout ses madrigaux, éloignés de la versification guindée de tant d'autres poésies de ce genre, sont clairs, faciles, naturels, et renferment ordinairement un joli sens. »

Montreuil est quelquefois peu correct en son style; il est souvent négligé et d'une assez grande hardiesse d'expressions; il dira que « son âme est *dédupée des charmes amoureux* »; mais en dépit de ces défauts, il sait rester toujours folâtre, aimable et plaisant. On a essayé d'insinuer qu'il imitait Voiture dans ses lettres: il n'en est rien. Nodier, à ce sujet, s'écrie quelque part : « Montreuil a souvent l'élégance de Voiture, mais avec beaucoup moins d'affectations et de manières; la nuance qui les sépare est délicate, mais elle est sensible et vraie : Montreuil, c'est Voiture naïf; il paraît trouver tout naturellement ce que l'autre prend peine à chercher. On croirait que Voiture court après l'esprit et l'esprit après Montreuil. »

Dans la relation du voyage qu'il fit sur les frontières d'Espagne[2] à la suite de Louis XIV, lorsque celui-ci,

1. *Bibliothèque française*, t. XVIII, p. 331.

2. Cette *Relation du voyage de la cour de France vers les frontières d'Espagne, en l'année* 1660, a paru dans un recueil de

accompagné de Mazarin, alla épouser Marie-Thérèse, il nous donne les plus piquants détails sur une foule de villes, sur les mœurs des pays qu'il parcourt, sur les saillies du Roi et sur les dames espagnoles. Il passe à Avignon, à Nîmes, et parle savamment des antiquités qu'il y rencontre; à Pezénas, il s'attendrit sur le tombeau de François Sarasin; à Narbonne, il s'arrête et admire la fameuse *Résurrection de Lazare,* par Sébastien del Piombo. Le journal de ce voyage est le plus curieux document à consulter sur les noces de Louis XIV.

Montreuil ne fut pas poëte de profession, ce qui n'est pas un mince mérite; la gloire et les honneurs du Parnasse ne le tentaient que médiocrement. Assez sage pour ne trouver le bonheur qu'au fond de son cœur, il ne l'a jamais cherché dans l'opinion de ses contemporains, et il sut renoncer à sa réputation pour son plaisir.

« Ma très-chère sœur en Nostre Seigneur et autrement, écrit-il à sa sœur l'Ursuline, je vous dirois, si je voulois, que, comme vous estes morte au siècle, je le suis aussi au cloistre, et qu'il m'est permis, aussi bien qu'à vous, de demeurer dans le silence envers les gens d'un autre monde; mais ce n'est pas là l'excuse que j'aie

quelques *pièces* nouvelles et galantes, tant en prose qu'en vers. *Cologne*, L. du Marteau, 1663, in-12.

Ces lettres sont signées : De M. On les a attribuées faussement à M. de Montigny, l'académicien; mais elles figurent dans les *Œuvres de Montreuil.*

à vous donner franchement (de ne pas vous écrire) : c'est que j'ay envie de passer pour bel esprit et que j'ay ouy dire que tous les beaux esprits sont paresseux. On dit que la voye qui mène au Temple de l'Honneur est fort rude. Si j'y pouvois arriver par ce petit escalier dérobé, il me semble que je ne serois pas trop dupe. Pour y parvenir, aux vaillants il coûte la vie; aux doctes, force veilles; à moy, il ne coûteroit que d'estre oisif, et il se trouveroit que je posséderois à bon marché cette rigoureuse maîtresse qui cause tant de travaux à sa multitude infinie de galants. Enfin, tous les chemins vont à Rome : c'est là celuy que je choisis pour parvenir à la gloire de ce monde. Plût à Dieu qu'avec aussi peu de peine vous puissiez gagner celle de l'autre! »

Notre sceptique abbé se tint parole : il fut toujours paresseux et sensuel. Les affaires de son cœur lui furent toujours plus chères que celles de son esprit, et il avoua avoir toute sa vie mieux écrit pour une femme qu'il aimait que pour un homme qu'il eût pu estimer. « La gloire ne me touche pas, écrit-il encore à son ami Ménage; j'aime mieux le repos, quoiqu'il soit obscur et qu'elle soit brillante. Le repos pourtant, c'est mal parler, car je ne suis pas oisif : je veux dire le plaisir. Je ne sçay d'où cela vient, je l'ay toujours aimé, et je ne voy pas d'apparence que je puisse me résoudre à le jamais haïr. Ce n'est pas qu'il ne m'ait joué de fort

mauvais tours : il m'a fait rompre dix fois avec ma fortune; mais je luy pardonne : il m'a fait renouer cent fois avec ma maistresse, que j'aime beaucoup mieux qu'elle [1]. »

Montreuil passa une partie de sa vie en Bretagne; il y possédait un bon bénéfice et faisait partie d'une académie savante de cette province. Il jouissait d'une fortune honnête, avait chevaux, carrosse, laquais, et menait grand train; mais, comme tous les amoureux, il était prodigue, jetait son âme et son argent par les fenêtres, trop heureux si quelque belle dame daignait prendre l'une et ramasser l'autre. Il aimait à vivre splendidement, dans un luxe étincelant et tapageur, et ne recherchait ses maîtresses que dans un milieu mondain; il lui fallait qu'elles eussent voitures, chevaux fringants et livrée. Il s'écrie à certain moment qu'il n'estime et ne prise le mérite que quand on le traîne à six chevaux :

Celle que j'adore en a quatre,
Mais si beaux, si grands, si fougueux,
Que six autres tirent moins qu'eux,
Et valent moins, sans rien rabattre;

1. Montreuil revient maintes fois sur sa nonchalance. Dans une lettre à Mme la comtesse du Cousage, il la supplie humblement de croire que jamais Chartreux n'a si absolument renoncé aux vanités du monde que lui à la réputation de bel esprit. « J'ay laissé perdre une fois, dit-il, les faveurs d'une femme fort belle et l'argent d'un fermier bon payeur faute de leur faire une réponse. »

Surtout lorsqu'ils sont tondus,
Ils font si fort les entendus
Que leur allure est sans seconde,
Leur port hautain, et leur fierté
Semble crier à tout le monde :
Place ! nous traînons la Beauté !

C'est en Bretagne qu'il connut la sénéchale de Rennes; ce fut sa plus forte passion et sa plus longue aventure. C'est à cette dame qu'il adressa le plus grand nombre de ses madrigaux, de ses épîtres et de ses poulets musqués. Il suivait son adorée à Beaucé, dans son château seigneurial; il la voyait à Paris, il ne la quittait non plus que son ombre. Il y avait bien un mari, mais pour Montreuil ce n'était pas un obstacle: c'était plutôt un stimulant à son amour; cela donnait à sa passion des imprévus, un charme de mystère qui plaisait on ne peut mieux à son esprit chevaleresque et galant. L'amour ne vit que de craintes et d'entraves vaincues. Pour notre poëte, un mari n'était qu'un buisson qu'il s'agissait de traverser pour aller cueillir une rose ; il traversait habilement le buisson sans trop se piquer, et il cueillait sa fleur tant aimée. Comme elle fut charmante, cette liaison entre le petit abbé et la noble sénéchale! Les lettres qui affichent publiquement cette longue entente de deux cœurs sont exquises de grâce, de sentiment, de petites *piques* aussitôt adoucies. Montreuil se montre-t-il *pitoyable,* la sénéchale devient indulgente et bonne. Il faut lire

cette correspondance pour comprendre les mille nuances, les délicatesses, les railleries aimables de ce don Juan poëte. Dans ces débris du passé, sous la cendre encore chaude de ces lettres, il y a des étincelles d'esprit, des mots adorables, des petits riens qui éclatent de malice, bagatelles si l'on veut, mais bagatelles lestes et ravissantes. Montreuil, par son originalité, par sa verve cavalière, par ses audaces de style et de langage, n'est pas entièrement de son siècle; il prédit le libertinage de la Régence et annonce la venue des roués; il y a en lui quelque chose du maréchal duc de Richelieu, avec l'enthousiasme en plus et la coquinerie en moins. Il pensait, comme Duclos, que « les femmes les plus honnêtes sont aussi les plus disposées à entendre les choses libres ». Il vante son cœur, — à son époque c'était une vanité à la mode; — mais, s'il dit vertement ses désirs, s'il ne soupire pas cérémonieusement, si, au rebours des précieuses, il n'est pas dépris de la faiblesse des sens et des impuretés de la matière, on peut dire qu'il possède ce que Saint-Évremond appelait l'*honnêteté des expressions*. L'amour, chez lui, est moins un vice acquis qu'une *qualité* naturelle. Sa vocation est d'aimer et d'être inconstant, et si, selon le mot d'un poëte[1], les poëtes sont les tasses où les femmes

1. Victor Hugo.

ettent leurs cœurs, on doit en conclure que l'inconstance est la soucoupe où Montreuil a posé sa tasse.

Après la sénéchale de Rennes, les commérages du temps ne nous ont guère révélé que le nom de Mme Burin parmi les innombrables victimes du jeune abbé. Mme Burin était la femme d'un simple commis de Jérôme de Nouveau, seigneur de Fromont, surintendant des postes; elle se nommait *Bertaminde,* en langage précieux[1], et ne demandait qu'à rester la plus vertueuse des femmes et la plus chaste des épouses, si M. Burin n'avait tenu lui-même à s'engager sous la loi du cocuage. Ce sot mari était épris de bel esprit; il voulut faire de son salon une assemblée et de sa femme une *Arthénice;* il la conduisit chez Ninon, chez cette *dilettante du vice,* dans ce repaire de la haute galanterie spirituelle; mais Mme Burin sut y isoler son honneur, et sa vertu tint bon. C'est alors que son niais époux introduisit Montreuil chez lui. « Ce fut Burin, dit Tallemant[2], qui mena Montreuil à sa femme, disant qu'il falloit attirer les gens d'esprit. Elle ne songeoit pas avant cela à la galanterie. » Or Montreuil le fou, Montreuil, « mille fois plus étourdi qu'un hanneton », comme l'appelait Mme de Sévigné; Montreuil, cet

1. *Dictionnaire des Précieuses*, t. II, p. 184, édit. Ch. L. Livet.

2. Tallemant des Réaux, *Historiette de Mme de Champré.*

abbé Lauzun, s'empressa de profiter de l'imbécillité d'un tel mari. Il embrasa le cœur de cette Lucrèce, il y alluma les désirs; il sut se faire aimer et être heureux[1]. Il fut bientôt universellement connu que legentil poëte était l'amant de Mme Burin : les petits vers que celui-ci laissa courir, son étourderie, tout ne servit qu'à proclamer la vérité, et Saumaise, en parlant de *Mitrane*, c'est-à-dire de Montreuil, put le peindre ainsi qu'il suit[2] :

« Mitrane est d'une profession qui semble estre attachée à la galanterie : aussi est-ce un fort galant homme. Il a un art tout particulier pour se faire estimer des dames; entre autres Bertaminde (Mme Burin) est une de celles dans la confidence de qui il a esté le plus avant. Je ne voudrois pas dire qu'il en a esté aimé, car je jure qu'il ne m'en a jamais fait la confidence; mais je sçay bien qu'il a fait des vers fort touchans et fort estimez de tout le monde, que l'on disoit estre faits à ce sujet. Il réussit admirablement en matière de tendresse, et se tire à son honneur de tout ce qu'il entreprend dessus d'autres matières. »

« On ne sait, dit M. Édouard Fournier dans une aimable notice sur notre abbé[3], de quelle maîtresse

1. Nous croyons que c'est à Mme Burin que Montreuil écrivit cette jolie chose : « Vous estes de toutes les dames la moins propre à faire l'amour en faisant vostre devoir. »

2. *Dictionnaire des Précieuses*, t. Ier, p. 171.

3. *Poëtes français*, publiés par Crépet. *Paris*, Gide, t. II.

Montreuil parle dans ses vers : il y a pour lui confusion d'amours comme de pseudonymes ; mais c'est dans la magistrature qu'il semble surtout avoir promené ses bonnes fortunes. » Il est évidemment malaisé, avec la meilleure bonne volonté, en dépit des recherches, de débrouiller la liste amoureuse de Montreuil ; mais, bien qu'on ignore les destinataires et les dates de ses missives, elles n'en sont pas moins instructives et du plus vif agrément à parcourir. L'amusant écrivain s'y montre léger, arrogant, voluptueux et pétulant à l'extrême. Une dame lui écrit : « Je vous renvoie ma montre ; elle ne va pas assez vite. Je m'en étonne, vu qu'elle vient de vous. » Quelquefois aussi il y est fat ; il fait parade de la beauté de ses dents, qu'il compare à des perles, et s'étonne qu'on fasse trop peu de cas de ses grâces extérieures : car la plupart de ceux qui les méprisent, selon lui, ne sont pas beaux, et tâchent, par ce sentiment bizarre, de se consoler de ce qui leur manque. Dans toutes ses lettres il est amoureux, *il en a dans l'aile ;* mais il possède des façons si différentes d'exprimer sa flamme qu'il ne fatigue jamais et sait plaire toujours. « Ne vous amusez plus à m'écrire de si belles lettres, dit-il à une amie ; quand elles ne viennent que de votre esprit, elles ne vont pas à mon cœur. » A une demoiselle il envoie ce billet impudent : « Enfin, j'ay levé vostre jupe de dessous hier, chez le marchand. Je pense que j'ay bien fait, car, de l'hu-

meur dont je vous connois, je ne juge pas que vous me la laissiez lever jamais dans vostre chambre. Je ne vous demande point ce que vostre estoffe vous a coûté : il suffit que je n'aie plus rien à vous. Plût à Dieu fût-il aussi vrai de dire que vous n'avez plus rien à moi ! » — Ne citerons-nous pas encore cette fin de lettre à une dame? Elle est d'un tour charmant. Il veut faire une déclaration; il n'ose, et conclut ainsi : « Je me sens déjà pour vous une amitié si forte qu'entre elle et de l'amour il n'y a que cette feuille de papier, encore est-ce du papier qui boit. » — Sur la fin de sa correspondance, notre galant devient hautain; il a tant croqué de cœurs dans sa vie qu'il fait le difficile. « A vingt ans, écrit-il, je me contentois d'estre le maistre d'un cœur; à vingt-cinq, j'ay voulu m'en faire le roy; aujourd'huy, j'en suis devenu le tyran. » C'est encore dans ses lettres que le poëte se révèle Bibliophile; il nous apprend qu'il possédait plus de six cents volumes, que Michon (un relieur bien inconnu aujourd'hui) lui a reliés en maroquin noir et rouge.

Montreuil, à Paris, se lia avec la meilleure société. Il ne fit que passer à l'hôtel Rambouillet, mais assez gracieusement pour devenir l'ami de la marquise de Sévigné [1]; son frère, l'académicien, lui fit connaître

1. On trouve dans ses *Œuvres* plusieurs lettres charmantes à Mme de Sévigné.

Ménage[1], Saint-Evremond[2] et la plupart de ses quarante collègues; il correspondit avec le musicien Lambert, et partout il fut reçu sur sa belle mine et son esprit. Daniel de Cosnac, évêque de Valence, qui avait eu déjà un de ses frères pour secrétaire, résolut de se l'attacher pour le même emploi. Nous croyons que le poëte était à ce moment assez mal dans ses finances. Son épître dédicatoire à M. Molé, conseiller du Roi, témoigne d'une gratitude de cœur, mais aussi de bourse, car il dit : « Quoyque j'eusse déjà le nécessaire, la vie ne m'estoit pas trop agréable; on n'est heureux que du superflu. Grâce à vostre générosité, Monsieur, sans le secours de la philosophie, je puis vivre content. » N'est-ce pas significatif? Montreuil avait dissipé la plus grande partie de sa fortune dans les voyages et les plaisirs. Il suivit Mgr de Cosnac

1. Ce fut Montreuil qui déroba à Ménage, ou plutôt à un nommé Girault, à qui Ménage l'avait confiée, la *Requête des Dictionnaires*, en copie manuscrite. C'est à lui, dans un sens, que nous en devons l'impression. V. Ménage, *Ant. Baillet*, et Asselineau, *Recueil des factums de Furetière*, t. II, p. 333.

2. Saint-Évremond ayant fait présent à Montreuil de ses *Œuvres mêlées*, où il se trouve une pièce intitulée : *Idée de la femme qui ne se trouve point*, celui-ci l'adressa à une demoiselle avec ces vers, qui n'ont pas été imprimés :

La femme parfaite en tout point
Est celle qui ne se trouve point :
Saint-Évremond le dit.
Que vous a fait ce grand esprit
Pour luy donner un démenti?

lorsque celui-ci fut nommé archevêque à Aix, et, grâce à la protection de ce prélat, il obtint, vers 1690, le greffe de l'Université [1].

Daniel de Cosnac ne nomme pas une fois Montreuil dans ses *Mémoires*. Cela est curieux et étrange à la fois, car ces *Mémoires*, bien rédigés et nourris d'intéressants récits, auraient pu nous révéler sur Montreuil quelques circonstances de la fin de sa vie, qui pour nous est assez obscure.

Richelet place la mort de Montreuil en 1682; Ladvocat, dans son *Dictionnaire historique*, dit qu'il mourut en 1691, et *Moréri* veut qu'il soit mort à Valence en 1692; la *Biographie universelle* de Michaud donne l'année 1692, à Valence. La question pourrait donc être fort indécise si le registre de la paroisse de Saint-Sauveur, à Aix (année 1691, f° 50), ne nous fournissait l'extrait suivant : « L'an 1691, et le vingt et unième du mois d'aoust, a été enseveli dans cette église Saint-Sauveur M. Mathieu de Montreuil, mort

1. Une lettre de Mme de Sévigné, à la date du 13 novembre 1689, prouve que Montreuil se trouvait déjà à Aix cette même année. M. de Calvy, juge de Grasse, fit à cette époque le mauvais quatrain suivant :

Mathieu de Montreuil, par Boileau tant vanté,
Dont la prose et les vers charmoient toute la France;
Mathieu de Montreuil est en Provence,
Greffier de l'Université...

V. *les Rues d'Aix*, par Roux Alphéran, in-8°, 1846, t. Ier, p. 284, et De Haitze, *Histoire d'Aix*, ms., liv. XXIV, § 27.

le même jour, âgé d'environ quatre-vingts ans, natif de la ville de Paris. Présents, etc. »

La plupart des œuvres de l'abbé Mathieu de Montreuil se trouvent dans les recueils de Sercy et de Barbin. Boileau[1] s'en moque agréablement dans sa septième satire, lorsqu'il s'écrie :

On ne voit point mes vers, à l'envi de Montreuil,
Grossir impunément les feuillets d'un recueil.

Cette épigramme vise évidemment Mathieu, et non ses frères; mais nous sommes persuadé que le plus grand nombre des pièces que l'on trouve dans les *Parnasses* de 1645 à 1665, et qui portent la signature *De Montreuil*, ne sont pas de l'abbé. *Tous les Montreuil étaient poëtes*, même l'Ursuline, dont nous avons vu quelques vers assez bons, entre autres un sonnet (*Recueil de Sercy*). Il est donc assuré que dans l'édition qu'il a donnée de ses œuvres Mathieu de Montreuil n'a recueilli que celles qui lui appartiennent en propre, laissant ses frères au chaos des *Recueils* de toute sorte, où nous nous sommes bien gardé de prendre la moindre pièce qui ne fût pas consignée dans les éditions de l'abbé.

1. Il est curieux de lire une note de Brossette sur les rapports de Montreuil et de Boileau, qui furent toujours excellents. Despréaux estimait infiniment son confrère et lui adressait un exemplaire de chacun de ses ouvrages.

Nous avons cependant à déplorer la perte d'une partie des manuscrits de Montreuil. Il avait entrepris de commenter le *Cyrus* de Mlle de Scudéry, et nous eussions été curieux de juger de ses qualités incontestables pour développer la quintessence métaphysique de ce lourd et interminable roman. D'un autre côté, nous trouvons dans les *Nouvelles œuvres* de René le Pays une lettre de Grenoble adressée à l'abbé de Montreuil *sur sa guérison* (à la date du 14 juillet 1671). Dans cette épître, l'auteur d'*Amitiés, Amours, Amourettes,* exprime douloureusement ses regrets sur la perte des papiers et poésies de Montreuil, jetés au feu dans un accès de fièvre et de dévotion. Ce fait, peu connu, nous donne à penser que le charmant poëte avait peut-être fait autre chose que des madrigaux adorables; mais, hélas! si les manuscrits restent, les cendres ne parlent pas, et nous ne saurons probablement jamais le nom seulement des chefs-d'œuvre que ce père barbare anéantit dans son délire.

Pélisson, Moréri et d'autres savants biographes orthographient le nom de notre poëte : *De Montereul.* C'est une erreur : il est peu d'exemples, au XVIIe siècle, où un nom propre ne subisse quelque variante; mais le plus sûr est de se fier au titre même des œuvres, surtout lorsque ces œuvres ont été publiées sous les yeux et par les soins de leur auteur. La première édition des *Œuvres de Mathieu de Montreuil* parut à

Paris, chez Charles de Sercy ou Louis Billaine, en 1666, in-12[1]. Elle fut réimprimée in-12, en 1671, chez Thomas Jolly et Claude Barbin, et, plus tard, chez Ch. de Sercy et Osmond, en 1679 et 1680, in-12. Montreuil corrigea lui-même l'édition de 1671, et c'est sur celle-ci que nous avons fait cette nouvelle réimpression, en revoyant soigneusement le texte et en retranchant quelques mauvais madrigaux ou vilaines épigrammes, dont les pointes étaient émoussées et sans valeur.

Campenon, en 1807, dans son recueil en deux volumes des *Lettres choisies de Voiture, Balzac, Pélisson et Boursault* (Paris, Dentu, imprimeur-libraire), a fait une longue place à notre poëte en donnant l'hospitalité à la majeure partie de ses lettres en prose et à

1. Les frontispices d'une même édition des *Œuvres de Montreuil* portent différents noms de libraires. Nous croyons bon de donner ici, comme pièce à l'appui, l'extrait suivant du privilége accordé par le roi en 1666 :

« Par Grâce et Privilège du Roy, donné à Paris le sixième jour de Mars 1666; par le Roy en son Conseil, signé Le Gros, il est permis à Claude Barbin, Marchand Libraire à Paris, d'imprimer ou faire imprimer un Livre intitulé : Les Œuvres du Sieur de Montreuil, pendant le temps et espace de dix ans, à compter du jour qu'il sera achevé d'imprimer. Et défenses sont faites à toutes personnes, de quelque condition et qualité que ce soit, de l'imprimer ou faire imprimer, vendre et débiter, sans le consentement dudit Exposant, à peine de trois mille livres d'amende, comme il est plus au long porté par ledit Privilège.

« Et ledit Barbin a associé audit Privilège Thomas Jolly, Louis Billaine, Charles de Sercy et Guillaume de Luyne, pour en jouir conjointement, suivant l'accord fait entr'eux. »

quelques-unes de ses pièces de vers; et, en 1861, une nouvelle édition, assez correcte, des *Poésies diverses* de Montreuil, a été publiée à Lille (*typographie A. Béhague*), dans un format petit in-12, aux frais et par les soins de J. V. F. Liber. Cette dernière réimpression, fidèlement exécutée, est précédée d'un petit avertissement par lequel l'abbé-poëte est toisé à la hâte. Tout cela ne satisfait pas entièrement notre conscience de Bibliophile, et nous croyons restituer à Montreuil toute sa physionomie originale en l'encadrant dans notre collection de *Poëtes de ruelles,* non loin des *Benserade,* des *Sarasin* et des *Voiture,* auprès desquels il se tient sans faiblir.

Le poëte n'est qu'un reflet de l'homme, dit-on. Nous avons raconté la vie de Mathieu de Montreuil, ses poésies achèveront de le peindre.

OCTAVE UZANNE.

Paris, 10 août 1878.

POESIES

DE

MONSIEVR

DE MONTREVIL

STANCES

Remontrance à une jeune Damoiselle riche, qui n'a plus ny père ny mère.

Puisque nous sommes seuls, il faut que je vous die
Que depuis quinze jours je cherche à vous parler.
A ne vous rien dissimuler,
Vous menez une estrange vie :
Mais, jeune Philis, entre nous,
Avecque mes conseils il ne tiendra qu'à vous
Bientost d'en commencer une autre.
Sortez, laissez-vous voir, quittez cette maison,
Partez sans dire adieu, retournez à la vostre,
Écoutez la nature et suivez la raison.

C'est trop souffrir que vostre tante
Vous renferme soir et matin;
Je sçay que son humeur et sa vertu pédante
Veut vous voir ou quenoüille ou chapelet en main :
Mais songez que cheveux, bonne grâce, beau teint,
Jeunesse, taille, gorge belle,
Chez elle tout cela n'a plus ny feu ny lieu.
Quand vous serez faite comme elle
Alors je vous diray : Filez ou priez Dieu.

Vous entrez dans un âge où chaque jour augmente
Ces trésors animés que vous tenez des Cieux :
Mais que vous servira d'avoir de si beaux yeux
Si vous ne regardez jamais que vostre tante?
Hélas! que deviendront tant de souris charmants?
Ce teint brillant, ces bras, ces lèvres et ces dents,
Tout cela n'est-il fait que pour vostre famille?
Je veux vous en montrer un usage plus doux :
Sçachez, trop innocente fille,
Que tout cela n'est fait que pour quelqu'un de nous.

Que le ciel est jaloux de nos contentemens,
Et que nous payons cher un peu d'expérience!
Celle qui peut tout prendre ignore sa puissance,
Ou la connait si tard qu'il n'est déjà plus temps.
Quand la beauté se perd, il vient de la prudence;

Quand on est dégoûtante on voudroit tout charmer.
Un tel aveuglement n'est-il pas déplorable?
Alors qu'on se voit plus aimable,
C'est alors qu'on sçait moins aimer.

Pour parler dignement de l'éclat de vos yeux
Un autre assurément s'en acquittera mieux,
Il dira mieux les maux dont il vont estre cause :
Mais pour moi, je vous diray bien
Que vous avez un cœur dont vous ne faites rien,
Et qu'il seroit fort bon d'en faire quelque chose.

Il ne faut que vouloir, il n'est rien plus facile;
Plustost aujourd'huy que demain :
Le cœur, comme l'argent, est un meuble inutile
Quand il ne change pas de main.

Rennes est de toutes les villes
Celle où le Dieu d'Amour est le plus triomphant;
Toutes dès quatorze ans y font les grandes filles,
Et vous seule après seize y vivez en enfant.

Vous devriez rougir, au bel âge où vous estes,
De tant de mauvais jours que vous avez passez :
Les autres vous font honte, elles sont trop coquettes,
Et vous ne l'estes pas assez.

Il est temps désormais de rentrer en vous-mesme,
D'avoir plus de conduite et de vous corriger;
Vostre tante a passé, vous passerez de mesme.
La belle vie est courte, il la faut ménager.

Vous vous verrez bientost à l'âge de vingt ans,
Et vous n'aurez plus en ce temps
Un seul de vos jours qui n'emporte
Quelque peu de la fleur de vos jeunes beautés :
Employés ou perdus, n'importe,
Ils ne laisseront pas de vous estre comptés.

Dans tout ce que je viens de dire
Ne vous figurez pas que je prétende à rien;
Depuis la mort d'Iris tout le monde sçait bien
Que je ne songe plus à l'amoureux Empire;
Mais j'ai cru, comme vieux garçon,
Vous devoir ce mot de leçon.
Quelqu'autre, plus heureux, s'en servira peut-estre :
J'ay formé vostre esprit, il aura vostre cœur;
Je vous ay parlé comme un Maistre,
Il sera vostre Serviteur.

STANCES

Pour une Dame qui sçavoit peindre.

BELLE Iris, dont les yeux rendent les miens contents,
Dont l'adorable main fait naistre le Printemps,
Flore ne t'est point comparable :
Sa Saison, par de dures Lois
Et par un sort peu favorable,
Ne dure jamais que trois mois;
Mais le Printemps qui naist de ta main sans seconde
Ne doit trouver sa fin que dans la fin du monde.

Ces fleurs dont ce parterre est bordé tout autour,
Ces Roses et ces Lys trouvent en mesme jour
Et le trépas et la naissance;
Mais les fleurs que produit ta main
Ne sentent point la violence
Qu'apporte ce sort inhumain,

Et le temps dont le cours gaste les belles choses
Respectera toujours et tes lys et tes roses.

Sur ce bois animé par ton sçavant pinceau,
Ta main, qui ne fait rien que d'aimable et de beau,
A sceu tracer des fleurs si belles
Que le plus adroit des humains,
Les prenant pour des naturelles,
Y pourroit bien jetter les mains,
Et que l'art qui paroist en ta belle peinture
Pourroit mesme tromper les yeux de la nature.

Belle Iris, il est vray, je demeure enchanté,
Voyant en ce tableau qu'une froide Beauté,
Insensible aux traits de la flâme,
Fait pousser des fruits et des fleurs,
Qu'elle les habille d'une Ame
De mille diverses couleurs,
Et qu'une main de neige en mesme temps nous donne
Les bouquets du Printemps et les fruits de l'Automne.

STANCES

Durant la Guerre civile.

Toute la France a beau se plaindre et désirer
Que la Guerre finisse et qu'on quitte les armes,
En l'état misérable où m'ont réduit vos charmes,
Il ne faut que cela pour me désespérer.

En retardant la Paix, c'est ma mort qu'on retarde :
Cette ville à mes yeux n'aura plus rien de doux;
Vostre père importun n'ira plus à la garde,
Et moy, belle Philis, je n'iray plus chez vous.

C'estoit bien en effet pour contenter mes yeux
Que dans vostre balcon je vous demandois place;
Mais vous seule, Philis, me rendiez curieux,
Non le Bourgeois armé qui passe et qui repasse.

Quand on a veu deux fois défiler dans la rue
Des gens et des chevaux, on en est bientost las;
Mais vous, lorsqu'en un jour cent fois je vous ai vue,
Je songe que demain je ne vous verray pas.

Cette peur et ce soin m'occupe à tout moment,
Je crains plus que la mort que ce trouble s'appaise :
Si la Reine s'accorde avec le Parlement,
Je ne pourray, Philis, vous parler à mon aise.

A présent, quand je suis auprès de vos tisons,
Au seul bruit d'un tambour on court à la fenestre ;
Vos servantes, vos sœurs, tout vient à disparoistre,
Et l'on n'écoute plus ce que nous nous disons.

Accuse qui voudra mon cœur de barbarie
De pouvoir sans pitié voir tant de malheureux,
L'Amour ne reconnoist ny parents ny patrie :
Je ne suis point cruel, mais je suis amoureux.

Qu'on pille dans les champs les maisons de ma mère,
Et que tous ses fermiers ne luy payent plus rien,
Que m'importe cela? Philis, laissons-les faire :
Pourvu que vous m'aimiez, je n'ay que trop de bien.

Qu'on prenne nos convois, qu'on manque de farine,
Que le pain, hors de prix, augmente chaque jour;
Ce n'est pas mon soucy, je crains peu la famine :
Je sçay bien que mon sort est de mourir d'amour.

Qu'on suive leur party, que l'on quitte le nôtre,
Que le Prince et Paris soient tous deux pour le Roy,
Je me soucie autant de l'un comme de l'autre,
Et ne suis proprement que pour vous et pour moy.

Puisse donc Saint-Germain vaincre ou ne vaincre pas,
L'Archiduc nous aider ou nous estre contraire,
Vous toujours me souffrir, moy vous voir et vous plaire
Et ne songer jamais qu'à vos divins appas!

STANCES

*A Madame ***, après une descente des Anglois sur la coste de Bretagne.*

HÉLAS ! de quoy me sert qu'en toute cette terre
Un doux repos se voye affermy désormais,
Si, tous estant ravis de n'avoir point de guerre,
Je puis dire moi seul que je n'ay point de paix?

Pendant que cette paix règne en toute la ville,
Mon esprit est troublé des maux que je ressens;
J'entretiens en moi-mesme une guerre civile,
Et toujours ma raison combat contre mes sens.

Le désespoir, l'amour, la crainte, l'espérance,
Exercent sur mon cœur un tyrannique effort,
Et pour comble d'ennuy, parmy leur violence,
Le désespoir toujours demeure le plus fort.

Sous prétexte d'aller où ma charge m'appelle,
Je serois dans Dinan, s'il estoit assiégé.
O Dieux! que cette guerre à mes yeux seroit belle,
Et qu'en vous y voyant je serois soulagé!

Ma puissance en ce lieu se verroit sans seconde,
Je serois absolu dans mon Gouvernement;
Dessous moy je verrois obéir tout le monde,
Et je ne dépendrois que de vous seulement.

Que j'aurois de plaisir de voir que pour les autres
Tous mes commandements seroient autant de Lois,
Et que, l'amour pourtant me soumettant aux vostres,
Vous auriez en mon cœur tous les cœurs à la fois.

Vous seriez le seul but de toutes nos batailles,
Vous seule animeriez les efforts de mes coups,
Et mes soldats, rangés autour de nos murailles,
Pensant servir le Roy, serviroient dessous vous.

Cette bouillante ardeur que je ferois paroistre,
Mon adresse aux combats, ma force et mon pouvoir,
Seroient pour ma Maîtresse ainsi que pour mon Maistre,
Et je ferois l'amour en faisant mon devoir.

Parmy tant de tumulte et tant d'inquiétudes,
Je goûterois chez vous tous les biens de la Cour ;
Chez vous j'allégerois mes tourmens les plus rudes,
Et les travaux de Mars par les plaisirs d'Amour.

Mais tout cela n'est point, je suis loin de vos charmes,
Je forge un bien en l'air pour nourrir ma douleur ;
Tout est dans le repos, ce sont fausses alarmes,
Et la guerre n'est plus si ce n'est en mon cœur.

Je rêve, j'extravague, et mon âme insensée
Par un songe adoucit ce triste éloignement.
Adieu ; vous régnerez toujours dans ma pensée,
Trop heureux si je suis dans la vostre un moment !

STANCES

Épistre envoyée à un rival.

AIMABLE concurrent, enfin, je vous en prie,
Ne nous querellons plus, soyons bien, vous et moy;
Vos mérites m'ont pris, trève de raillerie :
Il faut que vous m'aimiez, ou vous direz pourquoy.

Bien que pour mesme objet mesme feu me consomme,
Je n'eus jamais dessein de vous faire du mal;
Je vous aimois toujours comme un fort honnête homme
Quand je vous haïssois comme estant mon Rival.

Quoy! parce que Philis nous tient sous son empire,
Nous nous amuserions sans cesse à disputer!
Nos haines jusqu'ici n'ont servy qu'à nous nuire,
Peut-estre nostre accord nous pourra profiter.

C'est là le seul moyen d'adoucir nos tourmens,
Sinon de nos malheurs nous nous rendrons coupables.
Deux amis comme nous, sans doute, sont capables
De trouver du remède aux maux de deux Amans.

Les beaux yeux de Philis nous sont peu favorables;
Puisque ces deux tyrans nous sont si rigoureux,
Puisque dans nostre amour nous sommes misérables,
Peut-estre en amitié serons-nous plus heureux.

Pourveu que de ma part, pourveu que de la vostre,
Nous ne rompions jamais cette douce union,
Philis, par ses faveurs, à l'un plustost qu'à l'autre,
Ne causera jamais nostre division.

De l'air dont elle vit, je crois qu'assurément
Nous n'aurons pas sujet de nous porter envie,
Et qu'au bout de dix ans, quand nous l'aurons servie,
Elle nous payera tous deux également.

Prenez donc ma parole et donnez-moy la vostre,
Sans que pas un s'en mêle aimons-nous pour jamais;
Que chacun de nous deux se doive l'un à l'autre,
Seuls ayons tout l'honneur d'avoir fait nostre paix.

Tâchons de nous guérir, unissons-nous contr'elle,
Essayons d'y trouver quelques petits défauts;
Redisons-nous souvent : L'ingrate, la cruelle,
Mérite-t-elle assez pour causer tant de maux?

N'est-ce point cet éclat que la richesse donne,
Ses meubles, ses habits qui nous ont sceu charmer?
Tout ce qu'elle a d'appas est-il en sa personne,
Et seule, sans cela, se ferait-elle aimer?

Mais, las! cette raison n'est pas considérable
Je ne sache plus rien qui nous peut secourir,
Dessous un toit de chaume elle seroit aimable :
Aimons-nous pour nous plaindre, et non pour nous guérir.

Non, non, j'ay fait cent fois cet inutile effort,
Je perds de m'en sauver le pouvoir et l'envie;
Et si de vostre part vous l'aimez aussi fort,
Nous en avons tous deux pour toute nostre vie.

Ma foi, je ne sçay plus ce que je pourrois faire,
Où trouver un moyen qui pût m'en dégager :
Quand tout ce qu'elle fait vient me désobliger,
L'air dont elle le fait ne sçauroit me déplaire.

Je songe à ses dédains afin de la quitter,
Mais ces moyens pour moy sont d'inutiles armes;
Et l'amour qui se plait à me persécuter,
Mesme de ses mépris sçait faire un de ses charmes.

Aimant un autre objet, j'avois espoir que l'âge,
En effaçant son teint, viendroit à mon secours;
Mais près d'elle je perds ce dernier avantage:
Elle a cent agréments qui dureront toûjours.

Le moyen que le temps pût m'en faire raison,
Qu'il me pût affranchir de cette tyrannie!
Quand sa beauté voudra luy fausser compagnie,
Son esprit luy demeure et tiendra toujours bon.

Demeurons-en donc là. Puisque rien n'est capable
De nous pouvoir guérir, consolons-nous tous deux:
Comme pour nous Philis sera toûjours aimable,
Soyons toûjours amis et toûjours amoureux.

STANCES

Je ne l'eusse pas crû, mais je m'en aperçois,
Ce quartier m'est fatal depuis que j'y demeure ;
Il m'estoit assez doux de vous voir quelquefois,
Mais il ne m'est pas sain de vous voir à toute heure.

Je n'en sçay pas fort bien la cause,
Mais j'ay déjà pour vous un peu trop d'amitié,
Et j'aurois peur enfin d'avoir quelqu'autre chose
Qui me feroit du mal sans vous faire pitié.

Madame, entre nous deux, ce jour-ci n'est pas vostre,
Je veux vous aller voir, mais ce n'est que demain ;
Aujourd'huy j'en vais voir une autre.
Laissez-moi passer mon chemin.

Vous me faites en vain tous les jours les yeux doux,
Vous me louez partout. Je voy vostre finesse :
Vous voulez seulement m'oster à ma Maistresse,
Et vous ne voulez pas que je me donne à vous.

Vous me connoissez bien, j'ai de la vanité,
Mais je ne prendray point le change :
Ce seroit acheter trop cher vostre louange,
S'il la falloit payer d'une infidélité.

Je sens pour un objet du quartier où nous sommes
Un mal qui n'est pas prest d'estre si-tost guéry;
Sans vous dire son nom, n'arrestez point les hommes
Qui vont par vostre cour à l'Hostel de Givry.

Cessez sur ce point-là de faire tant la fine :
Quand le commandement divin
Vous défend d'envier ce qu'a vostre voisin,
Vous sçavez qu'il comprend aussi vostre voisine.

Peut-estre espérez-vous, parce qu'elle est cruelle,
Que je la changeray sans beaucoup m'affliger;
Mais une aimable femme a beau désobliger,
Sa grâce et ses attraits font endurer tout d'elle.

J'aime mieux ses refus que vostre indifférence,
Car, encore qu'un *non* semble toujours égal,
Je mets fort grande différence
Entre le dire bien ou mal.

Vous me le diriez bien tout aussi souvent qu'elle,
Mais me le diriez-vous tout aussi doucement,
Et ne feriez-vous pas, en faisant la cruelle,
Un ennemi de vostre Amant?

Pour elle, elle est ingrate et fière,
Mais tout cela sans rebuter:
On enrage contr'elle, on se met en colère,
Mais on ne la sçauroit quitter.

De temps en temps j'essaye à devenir rebelle
Pour me donner à vous, mais enfin je ne puis;
Je languirois chez vous, je languis auprès d'elle,
Et, malheur pour malheur, je m'en tiens où je suis.

Comme elle vous avez de l'esprit et des yeux,
Le teint beau, du mérite, enfin tout ce qu'on aime;
Elle me traite mal, vous en feriez de mesme,
Et quand on veut changer il faut changer en mieux.

EPISTRE

•

Moy qui n'ay jamais pu t'écrire
Jusques à ce jour qu'en riant,
Sachant bien que tu n'es friant
Que des choses qui te font rire,
Faut-il que, pour tout compliment,
Je te confesse tristement
Que l'amour me tient sous sa patte,
Qu'il commence à me maltraiter,
Et, quelque espoir que je me flatte,
Qu'il n'est pas prest de me quitter?

Moy, qui d'une âme dédupée
De tous les charmes amoureux,
Me défendant des plus beaux yeux,
Me fis tout blanc de mon épée;

Moy, de qui le plus grand désir
Estoit d'en conter à plaisir
A celles qui vouloient m'entendre,
Je me suis (maudit soit le sort!
Si vilainement laissé prendre
Que j'en ay pour jusqu'à ma mort.

Quoi donc! j'aurai passé pour dupe,
Moy qui d'ordinaire en trois jours
Prétendois par mes beaux discours
Voir la doublure d'une jupe!
Certes, je suis bien maladroit
De m'adresser en un endroit
Où la Vertu se voit si forte!
Hélas! que je suis aveuglé!
Je pense, ou le Diable m'emporte,
Que ses yeux m'ont ensorcelé.

Moy qui raillois si bien la flamme
De ces pauvres Amans rêveurs,
Moy qui demandois des faveurs
Le jour que je donnois mon âme,
A présent je suis maltraité
D'une qui tient ma liberté!
Cependant auprès d'elle encore

Je m'amuse à me refroidir,
Et je n'ose, tant je l'adore,
La planter là pour reverdir.

Mais n'importe, elle a ma franchise,
Mes vœux, ma constance et ma foy.
Qu'elle me chasse de chez soy,
Et me dédaigne et me méprise,
Tous ses refus sont si plaisans,
Ses mots railleurs et méprisans
M'ont sceu charmer de telle sorte,
Que mille inutiles soûpirs,
Poussés sur le pas de sa porte,
Font aujourd'huy tous mes plaisirs.

Aussi qui pourroit devant elle
S'empêcher d'avoir de l'amour ?
Il me souvient encor du jour
Qu'au bal je la trouvay si belle :
Sa plume, ses gands et ses nœuds
Empruntoient leur feu de ses yeux ;
Elle embrasoit toutes les âmes,
Et j'eusse pu croire, à bon droit,
Que tout en elle estoit de flâmes
Si son cœur n'eût esté si froid.

Quand je n'ai qu'une simple estime,
Quand mon cœur n'est pas bien épris,
C'est pour envoyer à Paris
Que je fais ma prose et ma rime;
Mais dans ce bal je fis des vers
Que personne dans l'Univers
N'a jamais veus que cette Belle :
Elle les leût avec plaisir,
Mais elle feignit, la cruelle!
De n'entendre pas mon désir.

Depuis j'ay tâché de luy dire
Mon mal par d'autres si beaux vers
Qu'il n'est aveugle en l'Univers
Qui ne fût ravy de les lire.
Mes vers seuls, en Amant discret,
Ont parlé du tourment secret
Que je sens au fond de mon âme;
Mais ils ont toujours eu l'affront
De la trouver sourde à ma flâme
Comme une masette à *l'Epron.*

Mes efforts n'y font rien qui vaille!
Que maudite soit sa vertu!
Je ressemble à Cogne-Festu,

J'avance moins plus je travaille;
Dans Lyon, Marseille, Avignon,
J'ai toujours fait le Compagnon,
Et dans cette vilaine Ville
Où j'ai perdu ma liberté,
La Sotte aussi bien que l'Habile,
Joint la Sagesse à la Beauté.

Les Dames y sont fort cruelles,
J'entends pour celles du bel air :
Car des autres, loin d'en parler,
Je n'ay nul commerce avec elles;
Si leurs souliers ne sont brodés,
Leurs habits d'argent tout bordés,
Si cela ne sent la dépense,
Je penserois m'estre moqué
De leur faire une révérence
De l'épaisseur d'un sol marqué.

Je crois que je suis d'une race
Fertile en gens pécunieux,
Et que parmi tous mes ayeux
Pas un n'a porté la besace.
Encor que mon père ait du bien,
Je gagerois que ce n'est rien

Au prix de ceux dont il tient l'être;
Sans doute ils le portoient plus haut,
Et moy je sens bien que peut-estre
J'ai le cœur plus grand qu'il ne faut.

Soit cela, soit quelqu'autre cause,
J'aime assez naturellement
Ceux qui vivent splendidement
Et qui passent pour quelque chose;
J'aime le mérite en tout lieu,
Je l'aimerois dans l'Hostel-Dieu
Et sous le portail d'une Eglise;
Mais c'est un de mes grands défauts,
Surtout je l'estime et le prise
Quand on le traîne à six chevaux.

Celle que j'adore en a quatre,
Mais si beaux, si grands, si fougueux,
Que six autres tirent moins qu'eux
Et valent moins, sans rien rabattre;
Surtout le jour qu'ils sont tondus,
Ils font si fort les entendus
Que leur allure sans seconde,
Leur port hautain et leur fierté,
Semble crier à tout le monde :
Place! nous traînons la Beauté!

Elle en a grand besoin, la Belle,
De chevaux si grands et si forts,
Car elle ne va point dehors
Sans mener grand train avec elle :
Les jeux, les ris et les appas
La suivent partout pas à pas;
La grâce en tous lieux l'accompagne,
Et mesme elle mène toujours
En ville, comme à la campagne,
A sa suite tous les Amours.

Jugez si pour tout ce bagage,
Quand on veut marcher promptement,
Et qu'on sort ordinairement,
Il faut avoir bon attelage?
Je n'ai pas encore compté
Mon cœur, ma foy, ma liberté,
Bien qu'ils soient de son équipage,
Car le tout, étant rassemblé,
Est si léger et si volage
Qu'il pèse moins qu'un grain de blé.

Mais j'ay beau tâcher de t'écrire
Les maux que je souffre en riant,
Sçachant bien que tu n'es friant

Que des choses qui te font rire,
Il n'est que trop vrai, cher Amy,
Je ne suis point pris à demy,
J'essaye en vain d'estre infidèle :
Je fais un inutile effort,
Je le sens bien, j'en ay dans l'aîle
Et j'en tiens pour jusqu'à ma mort.

STANCES

A Mademoiselle de Beaucé, âgée de dix ans.

Lorsqu'un de vos Amants vous nomme sa maîtresse,
Ne vous défendez point dessus vostre jeunesse,
Il n'est point de mortel qui tienne contre vous;
Vos timides regards éblouissent les nostres,
Et tel a résisté mille fois à cent autres
Qui ne pourroit pourtant résister à leurs coups.

Ne vous figurez pas que dans l'âge où vous estes,
Pour feindre d'ignorer les meurtres que vous faites,
Un cœur en sente moins les traits qu'il en reçoit;
Ne vous excusez point dessus vostre innocence :
Ceux que l'on a tués, mesme sans qu'on y pense,
Sont tout aussi bien morts que si l'on y pensoit.

Vos yeux, mal assurés, ne viennent que de naître,
Leurs rayons tout tremblans à peine osent paroistre,
Et déjà cent amans s'en trouvent enflammés;
Ces deux jeunes Soleils sont en leur matinée,
Et, s'ils ont tant d'ardeur commençant leur journée,
Quand leur midi viendra nous serons consumés.

Avant que leur pouvoir ait le temps de s'accroistre,
Vostre père devroit vous mettre dans un Cloistre;
Il sauveroit tous ceux que vous ferez mourir.
La Ville attend de lui cet acte de justice :
Il en est Sénéchal, il y fait la police,
Et s'il vous laisse au monde il la laisse périr.

EPISTRE A PHILIS

Adresse.

Ma Lettre, volez vers Philis,
Pour qui toûjours mon cœur soûpire,
Allez baiser ses mains de Lys;
Mais ne prétendez pas qu'elle songe à m'écrire.
Les plus heureux mortels qui soient sous son empire
N'oseroient espérer un traitement si doux :
Pourveu que seulement elle daigne vous lire,
Vous n'estes pas trop mal. Allez, contentez-vous.

Lettre.

Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se casse,
Tant Noël est crié, qu'il vient.

Je vous le disois bien, la fièvre me menace;
Elle viendra devant que la semaine passe :
Je suis Prophète... elle vient.

La cruelle qu'elle est, jalouse du beau feu
Qu'allume dans mon cœur votre œil incomparable,
Voyant qu'il se plaçoit fièrement au milieu,
A voulu mettre en mesme lieu
Son feu noir et chagrin; mais je me donne au Diable,
Si mon vieux Médecin a quelque soin de moy,
Avant qu'il y prenne racine,
Je prendray si souvent juleps et médecine
Qu'il faudra qu'il déloge ou qu'il dise pourquoy.

Je croy que toutefois nous aurons peu de peine :
Tout de luy-mesme il s'en ira,
Ou le vostre l'étouffera
Avant la fin de la semaine :
Je connois ses effets et quel est son pouvoir,
Car puisque dans les cieux, sur la terre et sur l'onde,
Vostre beauté, Philis, n'eut jamais de seconde,
La flamme qu'elle allume en voudroit-elle avoir?

Si j'aperçois pourtant que cette maladie
Vous oste tant soit peu de vostre cruauté,

Je ne souffriray pas que l'on y remédie;
Et, quoyque mon valet en die,
Je contremanderay Monsieur du Clos-Vouté :
C'est un médecin mal monté
Fraichement arrivé de Basse-Normandie,
Et qui n'est ny Docteur ny de la Faculté.
L'occasion pour vous me paroist assez belle,
Vous ferez en cela d'une pierre deux coups :
Vous cesserez d'estre cruelle
Et vous m'épargnerez au moins quarante sous.

Mais, las! qu'en vain je me propose
Que vous ayez tant de bonté!
En ce monde il n'est point de chose
Qui vous plaise si fort comme la cruauté.
Elle vous suit partout et ne vous abandonne
Non plus que l'ombre la personne;
En elle vous mettez toute vostre amitié,
Et croy qu'on tireroit plutost (Dieu me pardonne!)
De l'huile d'un caillou que de vous la pitié.

Mais que direz-vous si j'accorde
Vostre maudite humeur et la compassion,
Si je trouve l'invention,
Sans que le plus critique y morde,

Que vous ayez pour moy quelque miséricorde,
Sans qu'en rien vostre honneur y reçoive d'échec,
Sans seulement toucher à cette grosse corde
Et sans que l'envieux en puisse ouvrir le bec?

Je manderay partout que je suis fort malade,
Quoy que je ne le sois qu'assez honnestement :
Mais ceux qui me verront, à mon teint blême et fade,
Le croiront fort facilement.
Ce bruit ira bientost jusqu'à vostre ruelle,
Mes amis vous visiteront,
Et sortant de chez moy sans doute ils vous diront,
Pensant vous dire une nouvelle :
Enfin Tircis en a dans l'aisle.
Nous venons de le voir, il est dedans son lit;
Il vaudroit beaucoup mieux que ce fût dans un autre
(Quand ce seroit mesme le vostre),
Et nous avons bien vu, quelque mine qu'il fît,
Quoy qu'il se contraignît à faire bon visage,
Qu'il est en mauvais équipage,
Si son mal est au point que son médecin dit.
J'auray pour cet effet gagné le Personnage,
Qui, ne vous en déplaise, est assez indigent,
Qui, pour panser sa mule et faire son potage,
N'a qu'un cuistre manceau, sans casaque et sans gage,

Et que l'on peut corrompre avecque peu d'argent.

Après cela, Philis, aurez-vous rien à craindre?
Pourrez-vous pas, en liberté,
Avoir pour ma misère un peu de charité?
Si le désir vous prend quelquefois de me plaindre,
En ferez-vous difficulté?
Parlons-en avec vérité.
Quand mesme l'on diroit partout le voisinage :
Une telle d'un tel plaint un peu la langueur,
Entendra-t-on parler d'amour et de servage
Et du mal que pour vous je sens dedans le cœur,
Depuis le jour fatal que vostre doux visage
Sceut si facilement s'en rendre le vainqueur?
Vous voyez que non, et je gage
Que tous vos bons amis croiront qu'assurément,
Quand j'auray tant soit peu fléchi vostre courage,
Que c'est comme malade et non pas comme Amant.

Mais, hélas! que ma fourbe est vaine!
D un sujet si grossier c'est inutilement
Que j'attends du soulagement
Je croy bien que je perds et mon temps et ma peine.
Ah! Philis, vous parler d'estre moins inhumaine,
C'est vous parler haut allemand.

La mort de vos amans fait toute vostre joye,
Mon discours près de vous passera pour Chanson,
Et vous feriez plutost de la fausse monnoye
Que d'avoir pitié d'un garçon.

Hé bien donc, puisqu'il faut perdre toute espérance,
Je m'y trouve tout résolu,
Et vous me voyez prest à suivre l'ordonnance
De vostre pouvoir absolu.
Seulement je demande, avant que je trépasse,
De vous une petite grâce,
Après, sans murmurer, je quitteray le jour;
Ne désavouez pas vos yeux de leur victoire,
Ostez à ma fièvre une gloire
Que l'on ne doit qu'à mon Amour,
Et permettez que ceux qui de ma triste histoire
Voudront avoir quelque mémoire,
Passant sur mon tombeau, puissent lire à l'entour :

Le malheureux Tircis ici dessous repose,
Lequel à vingt-cinq ans a veu finir son sort.
Si tu plains son trépas, Passant, c'est bien à tort;
Il eust une trop belle cause :
Les beaux yeux de Philis lui donnèrent la mort.

STANCES

Que ma visite m'est cruelle,
Et qu'en ce premier soir je pris pour vous d'amour !
M'étois-je de vos yeux gardé durant le jour
Pour me venir après brûler à la chandelle ?

Dites-moy, je vous prie, est-ce vostre ordinaire,
Quand quelqu'un vous vient voir pour la première fois !
De le rendre amoureux et le mettre aux abois ?
Cette civilité n'estoit pas nécessaire.

Un innocent dessein chez vous m'avoit conduit,
Et vostre cruauté ne peut avoir d'excuse :
Quoy donc ! belle Philis, est-ce ainsi qu'on en use ?
Assassiner un homme, et chez vous, et de nuit !

Vous me demandiez tant la cause de ces larmes
Que vous vistes tomber malgré moy de mes yeux;
Je regrettois mon cœur captivé par vos charmes
Et feignois d'autres maux pour vous abuser mieux.

Mais vous le sçaviez bien, et vostre belle humeur
Se railloit sans pitié de moy dans ma disgrâce,
Et vous me veniez dire encor d'un ton moqueur
Qu'à pleurer j'avois bonne grâce.

Ah! je ne doute pas que vostre âme maligne,
Faisant de ma douleur son divertissement,
N'ait trouvé qu'à pleurer j'avois si bonne mine
Que vous me laisserez pleurer incessamment.

Hélas! chez vostre sœur, la veille de ma prise,
J'avois si bien de vous défendu ma raison!
Moy-mesme falloit-il vous porter ma franchise
Et prouver que chacun est Maître en sa maison?

Vous y fûtes Maîtresse, et dès lors je fus vostre,
A vos seconds regards mon cœur fut retenu,
Mon bonjour fut très-libre et mon adieu tout autre,
Et je n'en sortis pas comme j'estois venu.

Mais au moins de l'amour que vous avez fait naistre
Faites que vostre sœur ne sçache jamais rien,
Et moy, de mon costé, je luy feray paraistre
Que de vous deux c'est elle à qui je veux du bien.

Pour de bonnes raisons et de grande importance,
Rendez sur ce seul point mes désirs satisfaits :
Elle n'aura que l'apparence
Et vous, vous aurez les effets.

Je feindray de languir sans cesse à ses genoux,
Je lui diray cent fois qu'elle est une cruelle,
Et cent mille soupirs seront poussés vers elle,
Que mon cœur toutefois n'adressera qu'à vous.

Si c'estoit un présent qui souffrît le partage,
Et si quelqu'un pouvoit vous aimer à moitié,
Elle auroit part au cœur que ma foy vous engage
Et j'aurois pour vous deux une égale amitié.

Mais vous seule, Philis, avez causé ma flamme,
Et chez elle et chez vous, quand je vous iray voir,
Lisez bien dans mes yeux le secret de mon âme
Et distinguez l'amour d'avecque le devoir.

STANCES

A une Dame chez qui il demeuroit.

Quoy ! pour le peu de temps que mes yeux vous ont vue
J'emporte en mon pays un amour qui me tue !
Sitost que l'on vous voit, il vous faut donc aimer?
Ah ! c'est payer bien cher huit ou dix jours de giste !
Il n'estoit pas besoin de m'en venir si viste
Ny d'accourir icy pour me faire assommer.

Vos yeux ont déjà fait une si longue histoire
De blessés et de morts qu'on ne la pourra croire,
On la fera passer pour Roman, sur ma foy;
Donnez-moy donc quartier, trève de vos conquestes :
Vous devez n'attaquer que des illustres testes,
Je ne mérite pas que vous songiez à moy.

Je vous laisse à penser quelle seroit la honte
Que vos beaux yeux auroient quand on feroit le conte
Qu'ils se sont abaissés jusqu'à finir mon sort?
Mon trépas doit venir d'une moins belle cause :
Pour un si beau destin je suis trop peu de chose,
Croyez-moy, dédaignez de me donner la mort.

Mais quand cette raison vous sembleroit petite,
Quand ma mort vous plairoit, quand j'aurois du mérite
Assez pour augmenter le renom de vos coups;
Sçachez que vous pourriez faire un meurtre inutile :
Vous ne me verrez point mourir en cette ville,
Et peu de gens sçauront que je suis mort pour vous.

Philis, une autre fois, prenez mieux vos mesures,
Je suis homme à traîner deux mois de vos blessures;
D'estre icy ce temps-là, je n'ay pas le loisir,
Je retourne à Paris. Ainsi, dans leur Victoire,
Quand vos yeux de ma mort pourroient avoir la gloire,
Je me trompe bien fort s'ils en ont le plaisir.

STANCES

*Pour Madame la Sén. de R***.*

Soit vostre Amant qui l'osera,
Je laisseray ce bonheur à quelqu'autre :
Que je vous sois tout ce qu'il vous plaira,
Pourveu, Philis, que je sois vostre.

Si quelque soupir est sorty,
Qui de mon seul respect vous rendit témoignage,
Il a dit vray : mais il en a menty
S'il vous en a dit davantage.

Entrant dedans vostre maison,
On prend mon cœur, on me pille, on me vole ;
M'ayant tout pris, on me met en prison
Et l'on m'oste encor la parole !

C'est une assez sévère loy,
Mais je consens, Philis, à m'y contraindre :
On en voit peu qui sçachent comme moy
Endurer beaucoup sans se plaindre.

STANCES

Nous aurons trop de temps pour amasser des fleurs,
Ménageons ce moment, adorable Sylvie.
Ta Jalouse est absente, et ta sœur l'a suivie ;
Avant qu'elle revienne, allége mes langueurs.

Laisse là tous ces lys, ces œillets et ces roses,
A quoy voudrois-tu t'amuser ?
Croy-moy, ce sont deux douces choses :
Tromper ta mère et nous baiser.

Ne me laisse pas davantage
A la mercy des maux que me donne l'amour ;
Je suis dans ce jardin devant le point du jour,
Afin de t'attendre au passage.

Je sçay que si matin je ne t'y verray pas;
Mais ce lieu m'est plus doux que le lit où je couche,
Et je ne puis soûler ny mes yeux ni ma bouche
De voir et de baiser les traces de tes pas.

En t'attendant icy tout charme mes esprits,
Tout me paroist avoir je ne sçay quelle grâce :
Ce petit tapis vert que nous avons fait gris,
Et cette herbe séchée aux lieux où je t'embrasse.

Ce fossé qui s'éboule à l'endroit où je passe
Renouvelle en mon cœur un doux ressouvenir,
Et ce gazon tombé me plaît mieux qu'en sa place,
Parce que c'est par là que tu dois revenir.

Mais que mal à propos mon amour t'entretient!
Sylvie, approche-toy, que je t'en fasse excuse;
Je te pressois tantost, à présent je m'amuse,
Et je ne songe pas que ta mère revient.

STANCES

C'est un Amant, ouvrez la porte,
Il est plein d'amour et de foy :
Que faites-vous, estes-vous morte,
Ou ne l'estes-vous que pour moy?

Si vous n'estes pas éveillée,
Je ne veux pas quitter ce lieu ;
Si vous n'estes pas habillée,
Que je vous voye, et puis adieu.

Voulez-vous qu'icy je demeure
Demy-mort, tremblant et jaloux?
Hélas! s'il vous plaist que je meure,
Que ce soit au moins devant vous.

Quelqu'autre Amant remply de gloire
Me fait-il perdre icy mes pas?
Je ne sçaurois vivre et le croire,
Et ne puis ne le croire pas.

Ah! vous ouvrez, Belle farouche,
J'entends la clef, c'est vostre voix :
O belle main, ô belle bouche!
Que je vous baise mille fois!

STANCES

L'Amant d'une Damoiselle, Confident d'un riche Vieillard dont elle étoit aimée.

Je me meurs de tristesse absent de vos beaux yeux,
Mon cœur languit toujours lorsqu'il est loin du vostre ;
Mais, Philis, j'ay si peur d'en voir venir un autre
Que je n'ose tarder plus longtemps en ces lieux.

Vostre mère a donné cette heure à mon rival ;
S'il arrive, il verra comment on le partage,
Que j'ay part à son bien encor plus qu'à son mal,
Que j'aime plus que luy, qu'on m'aime davantage.

Nous achèterons trop les plaisirs de ce jour,
Il s'apercevra bien de ma bonne fortune,
S'il connoit qu'entre nous elle n'est pas commune,
Qu'il n'a que le devoir et que j'ay tout l'amour.

Nous avons tout perdu s'il découvre aujourd'huy
Que sa seule richesse a fait tout son mérite,
Et qu'en faisant l'amour sa prudence est petite
De prendre un confident plus aimable que luy.

Languissons sans nous voir quinze jours, trois semaines,
Afin de mieux tromper et jalouse et jaloux :
Un moment de bonheur paye un siècle de peines,
A se voir moins souvent le plaisir est plus doux.

Partout nous goûterons des douceurs sans pareilles,
Partout nous nous dirons nos amoureux désirs.
Les souris, les regards, les gestes, les soûpirs,
Quand on s'ayme bien fort, tout cela fait merveilles.

A toute heure, en tous lieux, sans qu'on y prenne garde,
Chez vous, à table, au Cours, sur la porte, en passant,
Poussons-nous, baisons-nous, et d'un œil languissant
Disons-nous : *Je me meurs lorsque je te regarde.*

Etouffons les ardeurs de nostre âme enflâmée,
Ne nous exposons point à nous perdre à crédit,
Et faisons bien mentir le proverbe qui dit
Qu'il n'est point de feu sans fumée.

L'amour n'est jamais doux, sinon lorsqu'on le cache ;
Bien qu'il soit un enfant, il veut estre discret.
Il vaut mieux nous baiser seulement en secret,
Que... vous m'entendez bien, Philis, et qu'on le sçache.

Laissez-moy donc sortir et ne me dites plus
Que je vais chez Cloris, vous me faites injure.
Adieu, vous m'éprouvez par des soins superflus :
Si je couvre mon feu, c'est que je veux qu'il dure.

ÉPISTRE

*A Madame la Sén. de R***.*

Adresse.

Ma lettre, partez tout-à-l'heure,
Allez trouvez l'objet qui me tient sous sa loy ;
Si vous oubliez sa demeure,
Vous n'avez aussitôt qu'à dire : Enseignez-moy,
S'il vous plaist, le logis de celle
Qui de toute la ville a le plus bel esprit.
Peut-estre vous pourrez vous adresser à telle,
A qui cette mode nouvelle
De demander un nom fera quelque dépit ;
Avecque tout cela, je gagerai contre elle
Qu'elle n'oseroit pas vous avoir contredit.

Lettre.

Je voy bien que je fais un effort inutile
Quand je veux m'affranchir du pouvoir de vos lois.
Je crus vous dire adieu pour la dernière fois
En abandonnant vostre Ville ;
Mais au moment où je pensois
Que de vous laisser là fût chose fort facile,
En vérité, je m'abusois.

Oui, Madame, je vous verray
(Malgré tous les sermens que j'ai faits du contraire)
Tout le plûtost que je pourrai ;
Il n'est pas de plaisir, de femmes, n'y d'affaire
Capable de m'en empêcher.
Je m'en vais donc me dépêcher
De prendre dans Paris ce qui m'est nécessaire,
Pour venir dans Rennes chercher
Ou la mort à vos pieds, ou l'honneur de vous plaire.

En attendant ce jour, mon pauvre esprit, jaloux
De tout ce qui vous voit, me rendra misérable :
Je m'imagine voir sans cesse à vos genoux
Tout ce que la Ville a d'aimable,

Confidents et Rivaux qui vous font les yeux doux ;
Et pour vous témoigner que je suis véritable
Et que je ne songe qu'à vous,
Seule belle, seule adorable,
De ce que j'écrirai,
De ce que je dirai,
De huit jours en huit jours, je vous rendrai bon conte :
Vous verrez que je vous feray
Maîtresse de ma vie autant que je pourray.
Enfin je me mourrois de regret et de honte
Si j'avois dit un mot, si j'avois fait un pas,
Que vous ne sceussiez pas.

Doncques, pour commencer à vous conter l'histoire
De ce qui m'arriva, quand j'eus fait mes adieux,
Je me mis en litière, et triste et sérieux
Plus que vous ne le sçauriez croire.
Je sentis aussi tost une humeur sombre et noire,
Qui me remit dans la mémoire
Tant de fâcheuses nuits, tant de jours ennuyeux,
Que je m'en vay passer absent de vos beaux yeux

En vain Paris, en vain Sylvie,
La Foire, Luxembourg, le Cours, la Comédie,
Se voulurent mêler d'adoucir mon regret :

J'aimerois mieux languir près de vous, en secret,
Que d'avoir les plaisirs les plus grands de la vie
Dans Paris au près de Sylvie.

Après avoir marché jusqu'à la fin du jour,
J'arrive à *Morelon,* je descends dans la cour,
Propre, frisé, poudré, comme je pouvois estre
En venant avec vous au plus beaux de mes jours,
Quand je m'efforçois de paroistre
Aimable à vos beaux yeux dans la ville de Tours,
Quand vostre grand laquais Gardin me venoit dire :
Madame a dit tantost, sans rire,
Qu'elle vous laisseroit au milieu du chemin,
Si vous n'estiez poudré plus qu'hier au matin.
Hélas! je m'en souviens; des jours si pleins de gloire
Sont encore dans ma mémoire;
Et vous qui les faisiez, malgré vostre rigueur,
Vous estes toujours dans mon cœur.

Descendu que je fus, l'aimable de Saint-Pré
M'honora d'un accueil tout-à-fait favorable.
Je la trouvay plus à mon gré,
Plus charmante et plus admirable,
Que je ne la trouvois cet esté dans Paris.
A peine fûmes-nous assis,

Que, sans perdre de temps : Hé bien ! Monsieur, dit-elle,
Estes-vous bien au désespoir
De vous voir séparé de celle
Qu'au milieu de l'hyver vous estiez allé voir?
N'en faites point le fin ; j'en sçay quelque nouvelle.

Dites, la trouvez-vous encor tout aussi belle,
Aussi pleine d'appas, aussi spirituelle?
Dans le monde on en parle assez diversement :
Les uns vous tiennent infidèle,
D'autres disent qu'elle est cruelle,
Et qu'elle ne l'est pas avec vous seulement.
Avouez-le-moy franchement,
Comment va tout cela? rompez-vous avec Elle,
Ou dénoüez-vous seulement?

Ensuite elle parla d'une petite chose
Qu'elle me fit conter avec beaucoup de soin ;
Mais je ne juge pas qu'il soit fort grand besoin
De vous la mettre en vers, et peut estre qu'en prose
(S'il arrive qu'un jour avecque vous je cause,
Quand nous n'aurons à porte close
Rien que vostre bon Ange et le mien pour témoin),
Je vous la redirai ; mais, le texte et la glose
Vous touchant de si près, en vérité, je n'ose

Vous la redire de si loin.
En attendant, qu'il vous suffise
Qu'à tout je répondis justement comme il faut :
De sorte que la Dame en parut fort surprise;
Et, m'entendant, parler avec tant de franchise,
En pensa tomber de son haut.

Aussi qui le croiroit que vous fussiez tygresse
Jusqu'à laisser languir trois ans à vos genoux
Un Amant de vingt ans, qui ne manquoit d'adresse
Que parce qu'il avoit trop de respect pour vous?
Mais elle reconnut, par tant de circonstances,
Que rien n'estoit plus vray que ce que je disois,
Qu'elle me fit l'honneur de plaindre mes souffrances;
Et, relevant un peu sa voix,
Me dit par trois ou quatre fois :
(Veu qu'elle a l'esprit doux, elle a l'âme bien fière!)
Hélas! mon Dieu! pauvre garçon!
Elle me dit ces mots et d'un air et d'un ton
Qui marquoient qu'à son gré vous étiez trop sévère,
Et que son noble cœur, sensible à ma misère,
N'en eût peut-estre pas usé de la façon.

Elle parut fort estonnée
Qu'un homme pût servir si longtemps et pour rien,

Ne parla d'autre chose en toute la journée,
Voulut savoir quand et combien :
Mais elle l'eût esté sans doute davantage
Si j'eusse dit sur moy quel est vostre avantage,
Quelle est vostre rigueur, quel malheur est le mien.
Puisqu'un si rude apprentissage
Ne m'a rendu ny plus fin ny plus sage,
Et qu'à présent que j'ay plus d'âge,
A ce mesme prix-là je vous sers encor bien ;
Que vainement, cent fois, j'ay cherché le moyen
De sortir de mon esclavage,
Elle n'en eût rien cru, je gage ;
Car c'est un procédé qui n'est pas fort chrétien.
C'est pourquoy je coupay court à cet entretien,
Qui me sembloit assez à mon désavantage,
Et j'allay dans mon lit, elle alla dans le sien.

Le lendemain matin estoit la bonne Feste
De la Purification,
Et la Dame à partir se trouvant toute preste,
Ne sentant pas d'ailleurs grande dévotion,
Ne fit pas là-dessus trop de réflexion,
Mit ses trois coëffes sur sa teste,
Sans montrer à ses gens beaucoup d'affliction,
Et leur dit doucement un adieu bien honneste.

Après deux grands soupirs, sans trop nous en cacher,
Le sien devers Paris, le mien vers la Bretagne,
Nous montons en carosse, et gagnons la campagne,
Et puis, Touche cocher!

De vous dire à présent ce qui nous arriva
Les huit jours de nostre voyage,
Cómme le bon Dieu conserva
Nous, nos chevaux, nostre équipage,
Ce seroit, ma foy, grand dommage;
Ne nous estant rien advenu
Dont on puisse faire un bon conte,
Par le gros et par le menu,
Et si je vous avois si mal entretenu,
Nous en mourrions tous deux, vous d'ennuy, moy de honte.

Voilà tout, je n'ay plus qu'à mettre icy mon nom;
Je n'ay rien oublié, sinon
De vous dire à quel point la Dame vous estime.
Pour vous bien exprimer la chose comme elle est,
Ressouvenez-vous, s'il vous plaît,
De ce qu'un soir chez vous, ayant quitté la prime,
Vous disiez en parlant d'elle et de sa beauté,
De son port, de sa taille et de sa bonne mine,
De son humeur égale et pleine de bonté;

Pour ceux qu'elle aime, franche, et pour les autres, fine ;
De son esprit si net, si brillant et si doux,
Au-dessus de la bagatelle :
Tout ce que vous avez dit-elle,
C'est cela qu'elle dit de vous.

Adieu, vous avez beau me maltraiter si fort,
Je n'en aimerai jamais d'autre ;
Et croyez que je serai mort
Lorsque je ne serai plus vostre

TRÈS HUMBLE...

STANCES

Une Fille à une autre Fille, toutes deux pensionnaires dans une Religion.

Vous que le Ciel a mis au rang des plus parfaites,
Vous dont les yeux brillants rangent tout sous leur loy,
Si je vous réponds mal aux beaux vers que vous faites,
Mon cœur, en récompense, y répond bien pour moy.

Je vous aime si fort que cela me surprend :
Si le Ciel m'eût traitée avec quelque justice,
Il m'eût faite d'un sexe au vostre différent,
Et quel plaisir j'aurois à vous rendre service !

Quand vostre âme à présent pour moy toute enflammée
Devroit estre en ce temps plus froide qu'un glaçon,
Quand je serois haï comme je suis aimée,
J'y gagnerois encor si j'estois un garçon.

Soit bien, soit mal traité, mon heur seroit extrême :
Je ne pousserois point de soupirs superflus ;
Car, vous aimant, Philis, au point où je vous aime,
J'adorerois, je croy, jusques à vos refus.

Lors je ne vous verrois qu'au travers d'une grille,
Mais enfin, ma Philis, je vous verrois pourtant.
Hélas ! pourquoi faut-il que je ne sois que fille ?
Ou bien pourquoi faut-il que je vous aime tant ?

STANCES

Pour deux fois seulement que mes yeux vous ont veue,
Que mon cœur est troublé ! que mon âme est émue !
Commencerois-je bien à sentir de l'amour ?
Me faudroit-il vous fuir, vous que chacun adore ?
Oui, ne consultons plus : si je vous vois encore,
Peut-estre ma franchise est à son dernier jour.

Mais quoy ! ne plus vous voir ? que ma peine est extrême !
Je ne sçay que répondre, et j'estois tout de mesme
Lorsqu'à vingt et deux ans Amaranthe me prit.
Ah ! ne me donnez plus ces mortelles alarmes,
Cachez-moy pour le moins la moitié de vos charmes,
Et plus de la moitié de vostre bel esprit.

Peut-estre après cela je vous rendray visite,
Autrement mon désir en vain me sollicite :

M'irois-je reblesser sans espoir de guérir?
Quelle assignation m'avez-vous là donnée?
Me dire : Revenez demain l'après-dînée,
C'est me dire, autant vaut, que je vienne mourir.

Ouy, mourir. Je sçay bien qu'une telle Victoire
Au-dessous de vos yeux terniroit vostre gloire,
Je sçay qu'ils en voudroient désavouer leurs coups :
Mais quand je seray mort indigne et misérable,
Ne seray-je pas mort, objet trop redoutable,
Autant que si ma mort estoit digne de vous?

En vain, pour m'achever, dans ma flamme nouvelle,
Vous venez m'assurer que vous n'estes point belle,
Que je crains sans sujet, que je vous fuis à tort :
Lorsque vous aurez sceu que j'ay perdu la vie,
Il me servira fort, adorable Sylvie,
Quand vous viendrez jurer que je ne suis pas mort.

Demeurons-en donc là, soyez des plus parfaites,
Faites-vous adorer en tout ce que vous faites,
Riez, parlez, marchez, d'un air à tout charmer;
Pour tant de qualités j'auray beaucoup d'estime,
Mais ne prétendez pas que j'en sois la victime,
Que j'aille vous revoir, me perdre et vous aimer.

STANCES

Épitaphe d'un Amant.

Tircis, dont la perte est extrême,
Gît icy d'un coup dans le sein,
Qu'il receut d'un doux assassin
Qu'il aimoit autant que soy-mesme.

On eust tâché de le guérir,
Mais, par une étrange aventure,
On ne sceut trouver l'ouverture
De ce coup qui l'a fait mourir.

O toi, qui plains le triste sort,
Qui l'a sitost privé de vie,
Si tu crains ce genre de mort,
Evite les yeux de Sylvie!

L
N
C
W

MADRIGAUX

ET POÉSIES DIVERSES

MADRIGAL

Ne me reprochez plus tant de fois ma folie,
Vous seule me semblez jolie,
Vos petites façons m'ont tout-à-fait charmé.
Pour souffrir vos mépris, je confesse moy-mesme
Que je quitte un parti dont je seray blâmé :
Mais, quand la passion va jusques à l'extrême,
Il vaut mieux mourir où l'on aime
Que de vivre où l'on est aimé.

Autre.

Malgré tous les mépris que vostre humeur m'oppose,
Jamais autre n'aura ny mon cœur ny ma foy;
Et je feray pour vous tant de fois quelque chose
Que vous ferez enfin quelque chose pour moy.

AUTRE

POURQUOY me demandez-vous tant
Si mes feux dureront, si je seray constant?
Jusques à quand mon cœur vivra sous vostre empire?
Ah! Philis, vous avez grand tort!
Comment pourrois-je vous le dire?
Rien n'est plus incertain que l'heure de ma mort.

Autre.

NE cherchez point ailleurs, Beauté trop adorable,
Je suis pour vous servir plus propre qu'on ne croit:
Assez jeune pour estre aimable,
Et vieux assez pour estre adroit.

AUTRE

Hier, quand je vous eus quittée,
Sans avoir eu le temps d'accomplir mon dessein,
Je m'en allay dormir les yeux sur vostre sein,
Et l'âme toute inquiétée.
Le sommeil eut pitié des maux que je ressens,
De ce mesme plaisir il enchanta mes sens,
Il remit devant moi deux fois ce doux mensonge :
J'allois déjà baiser vostre beau corps tout nu,
Quand, un bruit m'éveillant, je n'ay plus rien tenu.
J'ay refermé les yeux pour achever mon songe,
Mais en vain, ma Philis : il n'est point revenu.

AUTRE

Pour la marquise de Sévigné, jouant à Collin-Maillard.

De toutes les façons vous avez droit de plaire,
Mais surtout vous sçavez nous charmer en ce jour.
Voyant vos yeux bandés, on vous prend pour l'Amour;
Les voyant découverts, on vous prend pour sa Mère.

MADRIGAL

Je languis dans un feu tout autre
Que celuy qui me vient de l'éclat de vos yeux :
Celuy-cy me déplaist, et j'adore le vostre;
Mais on n'a pas toujours ce qu'on aime le mieux.
Ce n'est pas là pourtant tout ce qui fait ma peine.
Si ma fièvre s'accroist, si je n'en puis guérir,
J'enrageray de voir, avant que de mourir,
Qu'une prude à gros grains, une fausse inhumaine,
A qui par vos conseils je faisois les yeux doux,
Que je feignois de trouver belle,
A qui j'ay dit deux fois : « Je ne vis que pour vous, »
Ira dire partout que je suis mort pour elle.

MADRIGAL

Quand, pour vous témoigner l'excès de ma langueur,
Je mets la main dessus mon cœur,
Ne vous figurez pas cette action frivole
Accablé de chagrins, de tristesse et d'ennuis,
Philis, je suis si bas que je perds la parole,
Et vous faire encor signe est tout ce que je puis.

MADRIGAL

[illegible]

A [illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]
[illegible]

MADRIGAL

La Dame de ce lieu n'a pas mauvaise grâce ;
Elle me fait toujours quelques petits présents,
Me dit mille douceurs et me mène à la chasse.
Des soupirs que je pousse et des maux que je sens
Elle croit estre cause et s'accuse elle-mesme.
En effet, elle est belle, elle a beaucoup d'appas ;
Mais malgré tout cela mon chagrin est extrême.
Qu'une femme qu'on n'aime pas
Console mal d'une qu'on aime !

MADRIGAL

J'avois donc tant juré de ne l'aimer jamais,
Si le choix d'un mary luy venoit d'elle-mesme !
Pour rompre en un moment les serments que j'ay faits,
Elle s'est mariée, et cependant je l'aime.
L'aimer ce seroit peu, je l'aime cent fois mieux,
Sur son manque de foy je fondois l'espérance
D'estre capable d'inconstance :
Pour avoir veu tomber deux larmes de ses yeux,
Faut-il que malgré moy, contre toute apparence,
Les restes d'un brutal me soient si précieux !

MADRIGAL

Vos yeux, si brillants et si doux,
Ne voyoient pas la lumière du monde
Lorsqu'on fit ce sonnet; il n'est pas fait pour vous,
Mais il peut convenir à la brune, à la blonde.
Ce petit madrigal n'est fait que d'aujourd'huy,
Vous le pouvez prendre, il est vostre :
Croyez-moy, vous servir des louanges d'autruy,
Ce seroit vous parer de la jupe d'une autre.

MADRIGAL

Comme vous estes glorieuse,
Aussi suis-je un peu glorieux :
Je fais l'indifférent et je fuis vos beaux yeux,
N'espérant plus jamais vous revoir amoureuse.
Chez vous quelque soupir vous diroit nos ennuis :
A nous montrer amants quand nous sommes haïs,
Il semble qu'il y va du nostre.
Sous ma fausse fierté je cache ma langueur,
Mais, si vous pouviez voir jusqu'au fond de mon cœur
Combien j'ay de regret d'avoir perdu le vostre,
Vous verriez que mon mal n'est pas près de guérir,
Et vous sçauriez qu'un feu qu'on a soin de couvrir
Dure bien plus longtemps qu'un autre.

MADRIGAL

Vivons le plus que nous pourrons.
Pendant que nous vivons, trop aimable Sylvie,
Vivre sans nous aimer, ce n'est pas une vie :
Nous vivrons seulement quand nous nous aimerons.
Tous les jours ce soleil vient mourir et renaistre,
De neuf mois en neuf mois le Printemps vient paroistre,
La rose en nos jardins tous les ans vient fleurir ;
Mais notre destinée est bien plus inhumaine :
Ces yeux noirs et brillants, dont tu fais tant la vaine,
Se fermeront un jour pour ne jamais s'ouvrir.

MADRIGAL

Ma mère, depuis quinze jours,
A pris une maison pour loger aux faubourgs,
Où nous aurons jardin, bel air et grand ombrage,
Espaliers, parterres, jasmins,
Et mille rossignols de qui le doux ramage
Adouciroit l'ennui des plus tristes humains.
On y peut contenter et l'oreille et la veue,
Il n'est rien si beau que cela;
Mais nous ne serons plus, Philis, en mesme rue.
Ah! le vilain logis que ma mère a pris là!

MADRIGAL

Pour M. de Bellièvre, premier president.

Si selon le mérite on donnoit récompense,
Tous mes vœux seroient accomplis :
Vous seriez Chancelier de France,
Je serois aimé de Philis.

MADRIGAL

HIER je rencontray ma charmante Philis,
Les yeux étincelants et la bouche allumée ;
Elle avoit sur son teint cent roses contre un lys,
Et de mille désirs paroissoit enflammée.
Son mary, qui dormoit sur le pied de son lit,
Fit qu'à l'oreille elle me dit :
« Aujourd'hui je commence à sentir que je t'aime.
— Hélas! depuis longtemps mon ardeur est extrême,
Luy répondis-je aussi tout bas.
Mais, si nous étions seuls, que feriez-vous, Madame? »
Elle, avec un regard languissant, plein d'appas,
Comme une femme qui se pâme,
Me dit en soupirant : « Ah! nous n'y sommes pas! »

MADRIGAL

On vous voit, jeune Iris, toujours sur mes louanges :
Montreuil par-cy, Montreuil par-là,
C'est le meilleur garçon, c'est cecy, c'est cela ;
Et puis, quand il vous vient des écorces d'oranges,
Tous en ont plein leur poche et vous me laissez là.
Vous n'avez point vostre pareille
Pour me dire quelque douceur ;
Sur ce point vous faites merveille,
Mais pour m'en donner... serviteur.

Autre.

Vous me reprochez de tout temps
Que j'ay les yeux battus et d'une étrange sorte :
Si j'ay les yeux battus, Philis, que vous importe?
Ah ! ce n'est pas à vos dépens !

MADRIGAL

FAIT A LA HAYE

Pour Madame de Slavata.

Ma mère, en partant de Paris
Pour m'en venir dans la Hollande,
« Me dit : Sçavez-vous bien, mon fils,
En vous disant adieu ce que je vous commande ?
Gardez-vous bien de jeu de dez et de pipeurs,
De vin, de maladie et de gens querelleurs :
Ce sont là tous les maux capables de vous nuire. »
Et deux fois sur ses doigts elle les recompta.
Hélas ! elle oublia le pire :
« Gardez-vous bien surtout, me devoit-elle dire,
De Madame de Slavata ! »

MADRIGAL

POURQUOY me montrer vostre sein,
Puisqu'un fâcheux jaloux s'oppose à mon dessein ?
Cela ne fait qu'accroistre une flamme amoureuse.
Vostre beauté me tue autant qu'elle me plaist :
Mes yeux sont trop heureux, ma bouche malheureuse,
Et pour mon pauvre cœur, il ne sçait ce qu'il est.

Autre.

O Ciel injuste et rigoureux !
Un astre malin et barbare,
Qui d'Iris en naissant fit une belle avare,
De moy fit un pauvre amoureux.
Hélas ! pourquoy faut-il, puisqu'Iris est à vendre,
Que je ne puisse l'acheter !
Ou bien pourquoy faut-il que mon cœur soit si tendre
Que je ne puisse la quitter ?

MADRIGAL

PHILIS, voulant se corriger
De mille mots bretons qui me font enrager,
Et dont elle enrage elle-mesme,
Me demandoit tantost s'il faut dire en françois :
Je vous haïs , ou je vous hais.
Évitez l'un et l'autre avec un soin extrême,
Luy répondis-je alors; tous deux sont fort mauvais;
Gardez-vous devant moy de les dire jamais;
Dites seulement : « Je vous aime. »

MADRIGAL

Philis, cette beauté si charmante et si fière,
Eut pour moi, l'autre jour, un assez doux moment,
Et me demanda mesme, avec empressement :
« Suis-je dans vostre cœur ? y suis-je la première ?
— La première ? non, non, luy dis-je, assurément.
Qui dit première, dit seconde ;
Et, malgré vos mépris, malgré vostre rigueur,
Vous n'en avez ny dans le monde
Ny dans mon cœur. »

AUTRE

Vous faites des faveurs à de certaines gens
Qui ne vous donnent rien que de vaines paroles;
Demandez-leur force pistoles
Et ménagez vos jeunes ans.
Se donner à crédit pendant qu'on est si belle,
Et tandis qu'on pourrait amasser des trésors,
Ma fille, proprement c'est là ce qu'on appelle
Faire folie de son corps.

MADRIGAL

Si je vais si souvent chercher vostre voisine,
Il n'est voisin qui ne devine
Que ce n'est pas pour ses beaux yeux.
Son ridicule esprit n'a rien que d'ennuyeux;
Son visage fardé, son prétendu mérite,
N'ont rien pour m'attirer qui me semble assez doux :
Mais quand je n'oserois vous rendre une visite,
Je veux trouver quelqu'un à qui parler de vous.

Autre.

Ces Heures-cy sont trop magnifiques pour moy;
Je vois bien qu'on les fit pour vous ou pour un roi.
Je n'ose m'en servir, j'ay du respect pour elles.
Je vous en fais un don, mais point de grand mercy :
Si vostre fille veut vous oster ce soucy,
Elle pourra ce soir m'en donner de plus belles.

MADRIGAL

Depuis que la faveur vous met dans la richesse,
Vous estes libérale, et vous en usez bien ;
Mais vous avez beaucoup de grâce et de jeunesse,
Et toutefois vous n'aimez rien.
Puisque vous estes belle autant et plus que riche,
Cessez d'estre cruelle ainsi que d'estre chiche ;
N'écoutez plus les lois d'un jaloux importun ;
Vous faites, avec injustice,
La fortune à tous ceux qui vous rendent service,
La bonne fortune à pas un.

Autre.

Vos lettres m'ont charmé, le style en est fort doux,
Vos façons de parler tendres, spirituelles :
D'autres les garderoient parce qu'elles sont belles,
Mais pour moy c'est assez qu'elles viennent de vous.

MADRIGAL

J'en demeure d'accord, tout le monde se loue
De vostre libéralité ;
Mais aussi tout le monde avoue
Que vous avez, Philis, par trop de cruauté.
Vous estes des plus magnifiques :
Vous faites des Messieurs de tous vos domestiques,
Mais vous laissez mourir vos amants de langueur ;
Vous faites cent présents et pas une faveur.
En vain, depuis six mois, je frappe à vostre porte,
Philis, j'aimerois mieux (ou le diable m'emporte !)
Estre vostre valet que vostre serviteur.

MADRIGAL

D'ou vient cet intérêt que vous prenez en moy?
Vous demandez sans cesse où je mange, où je couche,
Et cependant, Philis, vous refusez ma foy;
Vostre cœur dément vostre bouche.
Que j'aille où je voudrai, soit de nuit, soit de jour,
Bannissez tous ces soins de vostre fantaisie :
A quoi bon tant de jalousie?
On n'en doit point avoir quand on n'a point d'amour.

MADRIGAL

*Pour Madame *** allant en Italie.*

Si je ne vous vois plus, c'est que je ne veux pas
Me remettre en danger de rallumer la flamme
Qu'après plus de dix ans de peine et de combats,
A la fin, ma raison assoupit dans mon âme;
Et puis dans peu de temps vous quitterez ces lieux,
Ma fortune m'entraîne et m'arrache à vos yeux :
Vous serez dans Beaucé, je serai dans Valence.
Quand mesme, par pitié, vous songeriez à moy,
Dans l'affreuse langueur d'une si longue absence,
De quoy me serviroient vostre amour et ma foy?
Je formerois en l'air cent desseins infertiles,
Qui ne produiroient rien dont mon sort fût plus doux;
Je pousserois par jour cent soupirs inutiles,
Dont le plus violent n'iroit point jusqu'à vous.

Si je ne vous vois plus, ce n'est donc pas, Sylvie,
Que je ne sois plus amoureux :
C'est que je ne veux pas estre dix jours heureux
Pour estre malheureux le reste de ma vie.

Autre pour la mesme.

Je trouve encor vos yeux, vostre air, vostre visage,
Comme le premier jour que je fus engagé ;
Pour vostre esprit, Philis, il me semble changé :
Je vous en trouve davantage.

MADRIGAL

Si l'autre jour, en ce saint lieu,
Quand je voulus vous dire adieu,
Je le fis en tremblant et de mauvaise grâce ;
Si, par un fade compliment,
Comme un homme qui s'embarrasse,
Je finis fort confusément,
Philis, n'en soyez point surprise.
Je ne serois ailleurs ny confus ny tremblant,
Mais je fais scrupule à l'église
De rien dire qui soit galant
Ou qui sente la gaillardise.
Que dis-je ? dans un autre lieu
Mon âme n'auroit pas été moins interdite :
Peut-on estre sans trouble alors que l'on vous quitte,
Et sçavoir ce qu'on dit quand on vous dit adieu ?

MADRIGAL

Fait aux Petites-Maisons.

QUAND j'écoute ces fous d'un air si sérieux,
Vous me raillez aussi bien qu'eux ;
Mais je leur porte envie et je n'en sçaurois rire :
Ah ! Madame, qu'ils sont heureux !
Il leur est permis de tout dire.

Autre.

VOSTRE mal me rend malheureux ;
Tâchez de vous guérir, Sylvie.
Hélas ! vous sçavez bien que nous avons tous deux
Quelque raison d'aimer la vie.
Si je mourois, en vain vous chercheriez :
Vous n'en trouveriez point qui vous fût si fidèle ;
Je chercherois en vain si vous mouriez :
Je n'en trouverois point qui me parût si belle.

MADRIGAL

J'ay pris vostre éventail, Madame,
Mais n'en soyez pas en courroux;
Songez à mon ardeur, considérez ma flamme :
Vous verrez que j'en ay bien plus besoin que vous.

Autre.

On m'a fait un mauvais tour
Quand on vous a juré que j'avois de l'amour,
Que je parlois partout de mon cruel martyre.
Je sçay trop le respect qu'on doit à vos appas,
J'aimerois mieux mourir cent fois que de le dire;
Pour le penser, je ne dis pas.

MADRIGAL

L'AIR, le vent et la pluie, à ne vous point mentir,
Sont cause que je vous ai veue;
Mais, je m'en aperçois, j'ay fait une béveue,
Quelque orage qu'il fît, il valoit mieux partir.
Que ma précaution me rendra misérable!
Hélas! l'eau qui tombe des cieux,
Philis, est bien moins redoutable
Que le feu qui sort de vos yeux.

MADRIGAL

PHILIS, quand vous manquez de divertissement,
Mon entretien vous plaît, il vous semble charmant;
Pour vostre pis-aller vous me trouvez passable;
Mais, quand il vous arrive une flotte d'amants,
Vous ne songez jamais à moy non plus qu'au diable,
Et sans moy vous passez vos plus heureux moments.
Que me sert mon bonheur? Je loge en mesme lieu,
Et vous me laissez seul, le nez dessus mon feu,
Quand d'autres font florès dedans vostre ruelle!
Sçavez-vous bien, Philis, comment cela s'appelle?
Près de l'église et loin de Dieu.

MADRIGAL

Le Jour des Morts.

On diroit, à vous voir, que ce jour ennuyeux
A mis je ne sçay quoi de triste dans vos yeux,
Qu'il a terni l'éclat de leurs vives lumières.
Les lys de vostre teint en semblent effacés,
Vos lèvres ont perdu de leurs grâces premières :
Est-ce que vous plaignez vos amants trépassés ?
S'il est ainsi, Philis, vous perdez vostre peine,
Alors qu'il n'est plus temps vous leur estes humaine ;
Vostre pitié pour eux feroit de vains efforts :
Ce n'est point pour ceux-là qu'il faut que vos yeux pleurent.
Ah ! ne songez plus tant à ceux qui vous sont morts,
Et songez à ceux qui se meurent.

MADRIGAL

A une fille de seize ans.

Je n'ay jusqu'à présent aimé que des coquettes :
Aussi n'ai-je point eu pour elles de secret;
Mais je sçay vostre humeur, je connois qui vous estes;
Faites-moy des faveurs, je deviendray discret.
Vous n'en avez jamais sceu faire,
Moy je n'en ai jamais sceu taire,
Et, si vous me faites du bien,
Pourveu que je n'en dise rien,
Sans doute ma faveur égalera la vostre.
Vous ne me pourrez pas reprocher ce bienfait :
Nous ferons tous deux, l'un pour l'autre,
Ce que nous n'avons jamais fait.

MADRIGAL

Que je suis malheureux de vivre sous vos lois!
Je voy bien qu'à seize ans rarement on en treuve
De qui l'amour soit à l'épreuve
Des premiers dimanches du mois;
Mais, Philis, telle que vous estes,
Malgré les tours que vous me faites,
Vostre empire a toujours pour moy quelque douceur:
Je craignois cent rivaux quand j'aimois des coquettes,
Et je ne crains qu'un confesseur.

MADRIGAL

Vous n'estiez pas encore en âge d'estre aimable
Lorsque je vous offris et mon cœur et mon temps.
Pourquoy tant prolonger les maux d'un misérable ?
Mes soins auroient touché la plus inexorable
Depuis que je vous sers et que je vous attends.
J'abandonnay la cour et sa foule importune
Pour passer près de vous le reste de mes ans :
Hélas ! je m'aperçois que mes cheveux sont blancs
Et de pas un costé je n'ay fait ma fortune.

SONNET

Ne crains plus désormais, Tircis, que je soupire :
Mon bonheur a passé celuy de mes rivaux ;
J'ay bien des envieux, mais je n'ay point d'égaux,
Et mon bien est si grand que je n'ose le dire.

Tu fus le confident de mon cruel martyre ;
Sçache donc mes plaisirs, puisque tu sceus mes maux :
Mon Iris, l'autre jour, paya tous les travaux
Que je souffris jamais sous son cruel empire.

La faveur que j'en eus eût contenté les dieux ;
Elle eût charmé les cœurs les plus ambitieux.
J'en demeuray surpris, mon âme en fut ravie.

J'en retiendray toujours et le temps et le lieu ;
J'y songeray, Tircis, tout le temps de ma vie :
Elle me regarda quand je lui dis adieu.

SONNET

Chez vous je n'ay jamais esté;
J'ay fort bien fait de n'en rien faire:
Rien n'est si capable de plaire
Que vostre charmante beauté.

Je vous le dis, en vérité,
Vous n'estes pas trop mon affaire :
Je n'ay rien qu'une liberté,
Et je ne veux pas m'en défaire.

Pour vous avoir veue en passant,
Déjà ma raison s'en ressent.
J'irois plustost voir une laide.

A quoy bon exposer mon cœur
A quelque malheur sans remède?
Vous estes belle à faire peur.

SONNET

Ne me dis plus, Tircis, que j'ay peu de courage,
Qu'Iris mérite bien des services plus grands,
Que je murmure à tort de ceux que je luy rends,
Et qu'on doit tout souffrir dans un si beau servage.

Je sçay trop ce que vaut la beauté qui m'engage :
Près d'elle tous objets me sont indifférents;
Loin de luy reprocher les grands soins que je prends,
Je suis tout prest encor d'en prendre davantage.

Je ne regrette point tant de pénibles tours,
Tant de fâcheuses nuits et tant de tristes jours;
Je ne me fâche point d'avoir pris tant de peine.

Non, je ne me plains point d'avoir fait tant de pas
Pour vaincre ses dédains, pour toucher l'inhumaine,
Mais d'en avoir tant fait pour ne la toucher pas.

SONNET

Olympe est en repos, je vis dans le martyre;
Les Jeux et les Plaisirs la suivent en tous lieux,
Et, pendant que le jour me paroist ennuyeux,
Elle rit en son cœur des maux dont je soupire.

Sur son front toutefois la pâleur se retire,
Une fausse tristesse est peinte dans ses yeux;
Sur son teint, le plus beau qu'on ait veu sous les cieux,
Le lys, chassant la rose, établit son empire.

Au contraire, on diroit que je me porte bien;
J'ay beau mourir d'amour, Olympe n'en croit rien :
Un faux contentement paroist en mon visage.

Justes dieux, qu'envers moy vous montrez de rigueur!
Faites entre nous deux un plus juste partage,
Donnez-luy mon visage ou donnez-moy son cœur.

SONNET

QUAND je viens à songer que mon heureux rival
Est vis-à-vis de vous et qu'il vous voit sourire,
Qu'il se moque de moy quand il vous entend dire
Tout ce que je souffris en cet adieu fatal;

Quand je viens à songer que ce riche brutal,
Couché sur vos carreaux, vous conte son martyre,
Qu'assis sur vos genoux à son aise il soupire,
Et qu'au milieu des biens il parle de son mal;

Quand je songê combien le désir de paroistre
Peut dessus une femme, et qu'aujourd'huy peut-estre
Il est... Ah! dieux! que dis-je? Hélas! je perds l'esprit.

Mon amour, vos serments, ma foy, vostre mérite,
Ne m'assurent que trop; mais, aimable Carite,
Quand on craint de vous perdre, on ne sçait ce qu'on dit.

SONNET

Tircis, as-tu raison de me donner le blâme
D'avoir veu sans rien dire un objet si charmant?
Peut-on, à ton avis, parler plus clairement?
Peut-on exprimer mieux les ardeurs de sa flamme?

Croy-moy, quand on pâlit en voyant une Dame,
Qu'on demeure confus, sans voix, sans mouvement,
La crainte et le respect font un beau compliment
Et disent puissamment le trouble de nostre ame.

Ce que fit ma surprise un discours l'eût-il fait?
En as-tu veu jamais avoir le mesme effet?
Montrent-ils à quel point on a l'ame blessée?

Je fus donc plus heureux de paroistre interdit :
Par mon silence Iris découvrit ma pensée,
Et, si j'eusse parlé, je n'eusse pas tant dit.

CHANSON

Sur l'air des Poupons.

Un homme, à tort, en ce village,
Me croit inconstant et léger:
Je ne sçaurois changer,
Car jamais je ne m'engage,
Ou du moins mon amour
Ne passe point un jour.

Quand je suis près d'un beau visage,
Soudain je fais voir mon humeur;
Je ne suis point trompeur,
Et, de peur qu'on ne s'engage,
Je dis que mon amour
Ne durera qu'un jour.

On n'a jamais trouvé personne
Qui soit moins inconstant que moy;
Je ne romps point ma foy,
Car jamais je ne la donne,
Et jamais mon amour
N'a duré plus d'un jour.

J'aperçois pourtant une Dame,
De qui les beaux yeux m'ont charmé,
Dont, si j'estois aimé,
Je vous jure, sur mon ame,
Que j'aurois de l'amour
Jusqu'à mon dernier jour.

Autre.

Si vous craignez que je sois à quelqu'autre,
C'est signe donc que vous estes à moy.
Philis, mon cœur est bien fait pour le vostre,
Laissez-le aller sur sa foy.

Si vous partez, ô Beauté sans seconde !
Que deviendront et mon cœur et ma foy?
Quand le Printemps revient pour tout le monde,
Si l'Hyver dure pour moy?

CHANSON

Vous seriez au rang des belles
Sans vostre nez trop camus,
Au rang des spirituelles
Sans vos discours trop phœbus :
Vous servir dans les ruelles,
Croyez-moy, c'est un abus.

Sous Clovis, ce beau langage
Peut-estre auroit réussi ;
Mais il n'est plus en usage
Dans ce pauvre Siècle-cy.
Hélas ! que c'est grand dommage
Qu'on ne parle plus ainsi !

CHANSON

Le feu que vos yeux nous font voir,
Éblouit tous les nostres ;
Il n'est pas mort, bien qu'il soit noir :
Il en fait mourir d'autres.

Bientost tout le monde à la Cour
En va perdre la vie :
Les hommes en mourront d'amour,
Et les femmes d'envie.

Sévigné, vos yeux pleins d'attraits
Éblouissent les nostres,
Et, quand l'Amour n'a plus de traits,
Il emprunte les vostres.

RONDEAU

Pour vous parler aujourd'huy franchement,
Mon jeu n'est pas d'aimer fort constamment.
Qu'une Beauté me soit douce ou cruelle,
C'est grand hasard si je brûle pour elle
Au bout du mois comme au commencement;
Mais vous avez l'entretien si charmant
Et l'œil si doux que je fais un serment
D'abandonner mon humeur naturelle
Pour vous.

Je connoy bien qu'assez malaisément
Je pourray faire un si grand changement,
Et qu'entreprendre une amour éternelle
C'est trop pour moy, qui n'aime qu'un moment;
Mais c'est encor trop peu, Mademoiselle,
Pour vous.

RONDEAU

Je suis (à vous voir toujours faire
Tous vos efforts pour me distraire
Lorsque je suis prest à partir)
Capable de vous divertir,
Et par conséquent de vous plaire.
Mais cela n'est point nécessaire,
Car, soit loin, soit pressé d'affaire,
Quand vous me ferez avertir,
Je suis à vous.

Je suis prest de vous satisfaire
En tout, mesme jusqu'à me taire
Du feu que vos yeux font sentir.
Je puis bien pourtant, sans mentir,
Dire, sans estre téméraire :
Je suis à vous.

ÉPIGRAMME

Il est vray, je le sçay fort bien,
Depuis que vous m'avez, je ne vous sers de rien,
Ny dans les champs ny dans la ville ;
Mais toutefois c'est moy qui vous fais plus d'honneur :
N'avoir pas un homme inutile,
Ce n'est pas vivre en grand Seigneur.

Autre.

Fuyant de nous sans résistance,
Velès, sans y penser, perdit
De son honneur plus qu'il ne pense,
Et de ses gens plus qu'il ne dit ;
Mais, parmi tant d'étranges pertes
Qu'en un moment il a souffertes,
Il a seulement regretté...
La perte de sa gravité.

ÉPIGRAMME

Dans un coin, sans flambeau, sans témoin et sans bruit,
Nous venons de passer la nuit
Avec deux femmes fort jolies.
Il n'est point icy-bas de plaisir bien parfait :
Nous avons dit mille folies,
Mais, las ! nous n'en avons point fait.

Autre.

Je sers le meilleur des humains,
Dont la valeur est sans seconde ;
Mais, comme il a fort peu de monde,
Quelques-uns de ses gens luy servent à deux mains.
Toujours maistre d'hostel, quelquefois secrétaire,
J'éprouve un bizarre destin :
C'est que chez luy j'ay plus à faire
Mille fois les jours d'ordinaire
Que je n'ay les jours de festin.

ÉPIGRAMME

D'ou diable nous vient cette envie
D'aller nous rendre Célestins ?
Les œufs et le poisson font leurs meilleurs festins.
Ah ! que nous passons mal nostre maudite vie !
Père, je vous le dis, comme à mon confesseur,
Ces chapons estallés dans les places publiques,
Ces coqs d'Inde fumants chez ce gros rôtisseur,
Ces cailles, ces perdrix pendantes aux boutiques,
Sont autant de vautours qui me rongent le cœur.

Autre.

Quand ce petit abbé vous jure
Que si vous l'entendiez prêcher la Passion
Vous pleureriez, je vous assure
Que ce n'est point présomption...
Oui, je vous en réponds moy-mesme,
Vous pleureriez assurément ;
Je l'ouïs deux fois ce Caresme :
Il prêche pitoyablement.

ÉPIGRAMME

Avoir comme vous vous servez,
Dans vos Sermons, de vos lectures,
Des passages des Écritures
Et de tout ce que vous sçavez,
J'adore la bonté divine,
Qui vous fit à trente ans quitter la médecine,
Dont vous faisiez profession.
Si les préceptes d'Hippocrate
Eussent reçu de vous mesme application,
Tel, en vous écoutant, et s'ennuye et se gratte,
Qui, s'il eût en ce temps passé sous vostre patte,
Peut-estre n'auroit pas aujourd'huy mal aux dents.
Bény soit le saint jour que vous vous fistes Prestre!
Dieu, quand il vous donna le bon désir de l'estre,
Sauva la vie à bien des gens.

ÉPIGRAMME

Je la voy tous les jours venir en ce saint lieu;
J'en voudrois bien sçavoir la cause :
Je ne croy pas qu'elle aime Dieu
Assez pour l'empêcher d'aimer quelqu'autre chose.

Autre.

Ridicules censeurs, dont la jalouse envie
S'efforce d'abaisser les ouvrages d'autruy,
Vous dont l'esprit grossier ne fait rien qui n'ennuye,
Voulez-vous sçavoir aujourd'huy
La belle et l'unique manière
De faire du dépit à l'illustre Molière?
Faites-nous rire comme luy.

ÉPIGRAMME

Cloris à vingt ans estoit belle,
Et veut encor passer pour telle,
Bien qu'elle en ait quarante-neuf ;
Elle prétend toujours qu'ainsi chacun l'appelle.
Il faut la contenter, la pauvre Damoiselle :
Le Pont-Neuf dans mille ans s'appellera Pont-Neuf.

Autre.

Il ne fait pas tout ce qu'il dit,
D'un précheur il n'a que l'habit ;
Mais tous ses ennemis ne sçauroient le confondre.
S'il n'est dévot, s'il n'est parfait,
Il est sage, j'en puis répondre :
Il ne dit pas tout ce qu'il fait.

ÉPIGRAMME

Le fils de ce sergent de l'Université
Que je vous montray cet esté
A l'enterrement de sa mère,
Ce matin, au Palais, plaidoit contre son père
Pour avoir part au bien de la communauté.
Comme j'avois ailleurs à faire quelque chose,
Je n'ay pas attendu jusqu'au bout de la cause,
Je ne sçay point encor quel en est le succès;
Mais c'est un bruit qui court dans tout le voisinage
Qu'assurément le fils gagnera son procès,
Que la défunte avoit tant de soin du ménage
Qu'elle seule a gagné la moitié des acquêts.
De fait, pour amasser du bien à ce pupille,
Quand son mary partoit pour des commissions
Et donnoit des exploits aux champs ou dans la ville,
Elle donnoit toujours des assignations.

ÉPIGRAMME

Un petit abbé roux, bachelier de Sorbonne,
Pensant bien me la donner bonne,
Me disoit l'autre jour de son ton de pédant :
« Tous les Prédicateurs ne font pas ce qu'ils disent.
— Vous n'avez pas raison, dis-je en le regardant,
D'estre de ceux qui les méprisent :
Car, sans aller si loin chercher delà les monts
L'exemple de cela, vous l'estes.
C'est vous qui dites vos sermons,
Mais ce n'est pas vous qui les faites.

Autre.

Ne crois point nous persuader,
Pierre, que pour ta Résidence
Il soit besoin d'intelligence :
Il ne faut rien que résider.

CAPRICE

QUAND je seray tout prest d'avoir les yeux couverts
De l'ombre et de l'horreur d'une nuit éternelle,
Plût aux Dieux devant moy voir périr l'Univers!
Que ma mort me sembleroit belle!
J'aurois, en expirant, un plaisir sans pareil;
Et, comme en me couchant je souffle ma chandelle,
Je voudrois en mourant éteindre le Soleil.

SATYRE

Tircis, le plus grand curieux
Qu'on ait jamais veu dans ces lieux,
Réglé par l'art dont il se pique,
Épouse une si rare antique
Qu'elle est plus propre, à ce qu'on dit,
A son cabinet qu'à son lit.
Que n'ai-je de l'encre bien noire,
Afin de pouvoir avec gloire
Tracer ses ténébreux appas
Que le charbon n'égale pas!
Ses cheveux touffus que Nature
Fit plus bruns qu'une nuit obscure,
Et que les soins, l'âge et l'amour,
Ont rendus plus clairs que le jour;
Ses yeux de qui l'on pourroit dire
Qu'ils aiment trop à se produire,
Et qui sont si fort enfoncés

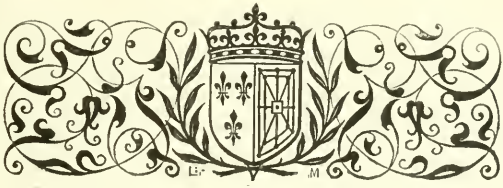
Où le bon Dieu les a placés
Que, pour juger si leur lumière
Cherche d'éclairer son derrière
Ou d'illuminer son devant,
Il faudroit estre bien sçavant;
Ses yeux, qui ne sont point palpables,
Qui fuyent le jour en coupables,
Mais dont les regards impuissants
Font bien voir qu'ils sont innocents,
Ou du moins, ainsi que je pense,
Qu'ils n'ont jamais fait d'autre offense
Que d'avoir, en cent lieux divers,
Regardé les gens de travers.
Qui pourroit peindre l'écarlate
Dont son nez tout autour éclate,
Et qu'on ne peut comparer mieux
Qu'au rouge qui borde ses yeux?
Il n'est point de parfaite image
De son corps ou de son visage,
Et je ne sçaurois rencontrer
D'objet propre à luy comparer,
Puisque tout l'Univers ensemble
Ne produit rien qui luy ressemble,
Que Nature a fait son museau
Avec un moule tout nouveau;

Puisque son esprit remarquable
A son corps n'est pas comparable,
Et qu'il se consume d'ennuy
De le voir plus charmant que luy;
Puisque l'humeur de cette prude
Est encor mille fois plus rude,
Au rapport de tous les humains,
Que la peau qui ride ses mains.
Sçachez de plus que cette belle
A trente ans est encor pucelle,
Le tout faute d'un favory,
Et que son curieux mary
Est, s'il ne souffle la chandelle,
En danger de la laisser telle.

POÉSIES INÉDITES

DE

MONTREUIL



STANCES BACCHIQUES[1]

Brave Damon, dont j'ayme le mérite,
Buvons ensemble avant que je te quitte.
Les complimens ne sont plus de saison :
En te laissant, la force m'est ravie,
Et la douleur pourra m'oster la vie
Si le bon vin ne m'oste la raison.

1. Cette pièce et les deux suivantes sont extraites d'un manuscrit (*Recueil poëtique*), petit in-folio, que nous possédons et qui est en tous points semblable aux précieux *manuscrits de Conrart* conservés à la Bibliothèque de l'Arsenal. Ces pièces sont signées : *M. de Montereul;* nous ne les avons trouvées imprimées dans aucuns *Parnasses* ou *Recueils de vers* du temps, et nous les tenons pour inédites. O. U.

Tu sçais qu'il a mille vertus secrettes :
Sans rien payer il acquitte les debtes,
Dans le désordre il apporte la paix;
De nos soucis calmer la violence,
De nos désirs modérer l'insolence,
De son pouvoir sont les moindres effets.

Assis en rond près d'une bonne table,
Il nous apprend d'un discours véritable
A censurer les mœurs des Potentats;
Il nous emplit l'esprit de politique,
Et nous sçavons, quànd ce bon Dieu nous pique,
Le verre en main, réformer les Estats.

Là, de la Cour fuyant les artifices,
Nous bannissons celuy de tous les vices
Où nostre siècle est le plus attaché.
Tous nos discours sont nourris de franchise,
Et, mangeant tout, jusqu'à nostre chemise,
Nous n'avons plus alors rien de caché.

N'est-ce pas là, Damon, que, sans médire,
On peut gouster, disant le mot pour rire,
Ce que la vie a de plus doux attraits?
Un compliment s'y rend pour une injure,

Et l'amitié s'y conserve assez pure,
Comme le vin qui s'y boit à longs traits.
La nostre, Amy, sera plus assurée;
Nous la verrons d'une longue durée,
Et son destin des ans sera vainqueur,
Si tu permets, en laissant cette Terre,
Que nous puissions la jurer sur le verre
Et la signer avec cette liqueur.

SONNET

Sur l'Amour que deux Femmes ont l'une pour l'autre.

CLORIS, *la passion que pour moy tu ressens,*
Par les naissans accez d'une ardeur violante,
Est-ce feu tout pareil qui règne sur mes sens
Par les vives ardeurs d'une flamme naissante?

Ainsi, nos cœurs, unis par des liens puissans,
Jouissent des plaisirs que l'Amour leur présente.
Je me trompe, Cloris : nos feux sont innocens,
Et leur conformité rend l'ardeur impuissante.

Mais, puisqu'il faut céder à la nécessité,
Consolons-nous, ma sœur, en cette adversité,
Et souffrons sans regret ces impuissantes flâmes.

Que si quelqu'un, un jour, nous reproche nos feux,
Nous lui dirons qu'Amour, en embrasant nos âmes,
Treuva manque d'un trait pour l'une de nous deux.

STANCES

Sur la Mort d'Amarante.

MAISTRES *de l'Univers de qui nous tenons l'estre,*
Et dont les volontés forment les lois du sort,
Qui nous voyez mourir et qui nous voyez naistre,
Sans avoir eu naissance et sans craindre la mort,
Grands Dieux! ayez peur à cette heure...
Puisqu'Amarante est morte, il faut bien que tout meure.

Ses beautés, ses bontés, n'avoient point eu d'exemple;
Vos foudres sont moins craints que n'estoit son courroux:
On luy faisoit des vœux, on luy dressoit des Temples;

Elle estoit adorée aussi bien comme vous;
Mais elle n'est plus à cette heure,
Et fait voir par sa mort qu'il faut bien que tout meure.

Je vis donc sans ma vie, et je nourris dans l'âme
Une amour sans espoir, un feu sans aliment;
Mon Soleil est esteint dont l'amoureuse flâme
Devoit pour mon bonheur luire éternellement.
Ne différons plus à cette heure :
Puisqu'Amarante est morte, il est temps que je meure.

NOTES

SUR LES POÉSIES DE MONTREUIL

Notre travail d'Annotateur sera ici bien aisé ; nous ne prétendons pas surcharger de notes des impromptus charmants et des poésies fugitives qui contiennent un sens qu'on ne saurait accentuer. Il nous importe également peu, d'ailleurs, de suivre l'Abbé de Montreuil dans ses amours et de soulever le masque des *Iris* et des *Philis* auxquelles sont adressés tant de jolis vers. Les œuvres de notre bel esprit possèdent au plus haut degré cette finesse, cette subtilité de pensée, cette facilité d'exécution qui les distinguent des autres poésies de cette époque ; ses pointes et ses équivoques s'expliquent naturellement, et nous ne ferons courir sur ce mince canevas poétique qu'une légère suite d'annotations plutôt bibliographiques qu'anecdotiques. Disons cependant ici, pour n'y plus revenir, que la plupart de ses Épîtres sont adressées à la Sénéchale de Rennes ou à des personnes de cette même famille de Beaucé.

PAGE 3. — *Remonstrance à une jeune Damoiselle.*

Ces stances ont été publiées par Campenon dans le *Recueil de lettres choisies de Voiture, Balzac, Pélisson, de Montreuil et Boursault.* 2 vol. in-12. Paris, 1806 et 1807, t. II, p. 11.

PAGE 9. — *Stances, durant la Guerre civile.* — Insérées dans le *Recueil de Campenon*, t. II, p. 27, et dans le *Recueil de Sercy*, 1653, t. I, p. 183.

PAGE 12. — *Stances.* — Cette pièce porte sur l'édition de 1671, en sous-titre : *A Madame ***, pour feu M. le marquis de Molac.*

PAGE 19. — *Stances.*

Je ne l'eusse pas crû, mais je m'en aperçois.

Cette pièce a été insérée dans le recueil publié par Campenon, t. II, p. 32.

PAGE 32. — *Épistre à Philis.* — Cette lettre figure au *Recueil de Sercy*, t. II, p. 60, avec le sous-titre : *Sylves.*

PAGE 38. — *Stances.*

Que ma visite m'est cruelle...

Le *Recueil de Sercy*, t. I, p. 164, donne ces stances sans signature, avec le sous-titre : *Sylves.* Cette pièce n'en appartient pas moins à Montreuil, et a été insérée dans toutes les éditions de ses œuvres.

PAGE 47. — *Stances.*

C'est un Amant, ouvrez la porte.

Dans les *Poésies diverses attribuées à Molière ou pouvant lui être attribuées*, recueillies et publiées par P. L. Jacob, bibliophile (Paris, Lemerre, 1869, p. 49), M. Paul Lacroix nous donne la note suivante au sujet de ces *Stances galantes :*

« Nous croyons pouvoir affirmer que ces vers charmants, pleins de sentiment, de grâce et de délicatesse, sont de Molière, quoiqu'ils n'aient été publiés qu'avec son initiale. On les trouve pour la première fois en tête de trois feuillets sans pagination, au commencement du recueil intitulé : *les Plaisirs de la Poésie galante, gaillarde et amoureuse* (S. l. ni d., publié vers 1664,

in-12). Les mêmes stances ont été réimprimées à la fin d'un autre recueil intitulé : *Maximes et Loix d'amour, Lettres, Billets doux et galants, Poésies* (Paris, 1669, in-12). Les éditeurs des *Poésies de J. de Montreuil* (M. de Montreuil) ont réuni pour former leur recueil toutes les pièces publiées avec les initiales M. ou D. M., quoique beaucoup de ces pièces ne fussent pas de cet auteur. »

M. Paul Lacroix ne se fait aucun scrupule d'attribuer ces stances à Molière. Elles sont certes assez jolies pour être dignes de l'auteur du *Misanthrope;* mais le savant Bibliophile nous semble oublier que la *première édition* des *Poésies de Montreuil* où cette pièce se trouve a été donnée sous les yeux mêmes de leur auteur, et il est absolument impossible que Mathieu de Montreuil ait consenti à se parer des plumes du paon. Molière est assez riche de son propre fonds, et nous rendons à Montreuil ce qui est à Montreuil. Ces stances figurent dans les *Poëtes français*, publiés par Crépet, t. II.

PAGE 52. — *Epistre à Madame la Sénéchale de Rennes.*

Le *Recueil de Sercy* donne cette lettre avec le post-scriptum suivant (t. III, p. 148) :

« Ce seroit incivil de mettre dans la lettre d'une grande dame comme vous ces recommandations aux deux petites demoiselles qui se font adorer dans votre maison... Si j'osois, pourtant, je leur baiserois bien la main. J'ai cela de commun avec beaucoup d'autres. »

PAGE 70. — *Madrigal.*

Pourquoy me demandez-vous tant...

Montreuil n'avait que dix-huit ans lorsqu'il composa ce madrigal, qui fut traduit en italien par Ménage. Richelet l'a recueilli dans son *Recueil des plus belles épigrammes depuis Marot jusqu'à nos jours.* Paris, 1698, 2 vol. in-12, t. I, p. 208. — Il figure également dans le *Recueil de Barbin*, 1692, t. IV, p. 290.

PAGE 70. — *Autre madrigal.*

Je suis, pour vous servir, plus propre qu'on ne croit :

Assez jeune pour être aimable,
Et vieux assez pour être adroit.

Nous trouvons cette variante dans Sercy et dans différents recueils :

Je suis tout tel qu'il faut pour un amant parfait,
Assez jeune pour estre aimable,
Assez vieux pour estre secret.

PAGE 72. — *Madrigal pour la Marquise de Sévigné.*

Voyez, au sujet de ce madrigal célèbre, inséré dans tous les recueils, *Lettres de Mme de Sévigné* (passim); — *Mémoires touchant la vie et les écrits de Mme de Sévigné,* par le baron Walckenaer, 1845, t. I, p. 49-51; — *Les Amoureux de Mme de Sévigné*, par Hippolyte Babou, 1862, in-12.

PAGE 75. — *Madrigal.*

Après avoir lu dans Clélie.

Le *Recueil de Sercy* (t. V, p. 143) donne ce madrigal avec le sous-titre : *Pour la marquise de Mar...* C'est en effet à Mme la marquise de Martel que ce madrigal est adressé. Dans une lettre à cette dame, Montreuil fait allusion à l'envoi d'un volume de la *Clélie*, et termine par ces mots : « Le meilleur roman qui ait esté fait de mémoire d'homme ne peut pas estre si beau que *Clélie*. »

Richelet, dans son *Recueil des plus belles épigrammes,* a inséré ce madrigal, t. I, p. 201.

PAGE 80. — *Madrigal.*

Vivons le plus que nous pourrons.

Ce madrigal, imité de Catulle, est imprimé dans le *Recueil de Sercy*, t. II, p. 259. Il est signé *Montereil.*

PAGE 82. — *Madrigal.*

Si selon le mérite on donnoit récompense...

Ce souhait est adressé à M. Pomponne de Bellièvre, premier

président du Parlement de Paris, qui fut très-lié avec les frères de Montreuil. Il est inséré au *Recueil de Sercy*, t. I, p. 65, dans *Les plus belles épigrammes de Richelet*, t. I, p. 288, et dans le *Recueil de Barbin*, t. IV, p. 303.

PAGE 85. — *Madrigal fait à La Haye pour Madame de Slavata.*

Mme de Slavata, célèbre par sa beauté, était la petite-fille du fameux comte hollandais Henri de Bréderode, qui lutta avec les d'Egmont et les de Horn.

PAGE 90. — *Madrigal.*

Si je vais si souvent chercher vostre voisine...

Dans le *Recueil de Sercy*, t. III, p. 14, nous trouvons cette variante aux troisième et quatrième vers :

Son Phœbus de mary n'a rien que d'ennuyeux;
Son ridicule esprit, son prétendu mérite.

PAGE 92. — *Madrigal.*

J'en demeure d'accord, tout le monde se loue...

D'après la correspondance de Montreuil, nous croyons que ces vers sont adressés à Mme de la Fodrière.

PAGE 98. — *Madrigal.*

J'ay pris vostre éventail, Madame...

Ce charmant quatrain a été reproduit dans toutes les histoires de la poésie ou de la littérature. Il est signé D. M. dans le *Recueil de Sercy*, t. I, p. 209.

PAGE 101. — *Madrigal : le Jour des Morts.*

Le *Recueil de Sercy*, t. I, p. 270, donne ce madrigal avec ce sous-titre : *Pour M. la S. D. R.* (*La Sénéchale de Rennes*), *qui se portoit mal le jour des Morts.*

PAGE 102. — *Madrigal à une Fille de seize ans.*

Dans les *Lettres choisies, publiées par Campenon*, nous trouvons cette légère variante au premier vers :

Je n'ay jusqu'à présent servi *que des Coquettes.*

PAGE 106. — *Sonnet.*

Chez vous je n'ay jamais esté...

La pointe finale de ce sonnet : *Vous estes belle à faire peur,* a été citée par Saumaise dans le *Dictionnaire des Précieuses* et est restée dans le langage maniéré. — Voyez l'édition du *Dictionnaire des Précieuses* publié par Ch. L. Livet, t. II, p. 305. Au vers dixième, nous remarquons cette variante :

Déjà ma raison s'en repent ;

PAGE 108. — *Sonnet.*

Olympe est en repos, je vis dans le martyre.

L'édition de 1671 porte en sous-titre : *Pour une fille enjoüée commençant à avoir les pâles couleurs.*

PAGES 115 et 116. — *Rondeaux.*

Nous avons trouvé dans le *Recueil de Sercy* quelques autres rondeaux signés D. M. ou De Montreuil. Comme ils ne figurent dans aucune des éditions de notre poëte, nous avons cru, par prudence, devoir les laisser dans leur recueil. Sans doute, ils sont de l'un des frères de Montreuil, sans quoi les éditeurs de la première édition se seraient empressés de s'en emparer.

TABLE

DES POÉSIES CONTENUES DANS CE VOLUME

STANCES ET ÉPITRES

Pages.

STANCES. — *Remontrance à une jeune Damoiselle riche.* 3

STANCES. — *Pour une Dame qui sçavoit peindre.* 7

STANCES. — *Durant la Guerre civile.* 9

STANCES. — *A Madame ***, après une descente des Anglois sur la coste de Bretagne.* 12

STANCES. — *Epistre envoyée à un rival.* 15

STANCES. — Je ne l'eusse pas crû, mais je m'en aperçois. 19

EPISTRE. — Moy qui n'ay jamais pu t'écrire. 22

STANCES. — *A Mademoiselle de Beaucé, âgée de dix ans.* 30

EPISTRE. — *A Philis.* 33

STANCES. — Que ma visite m'est cruelle. 38

STANCES. — *A une Dame chez qui il demeuroit.* 41

STANCES. — *Pour Madame la Sén. de R***.* 43

STANCES. — Nous aurons trop de temps pour amasser des fleurs. 45

Pages.

STANCES. — C'est un Amant, ouvrez la porte. 47

STANCES. — *L'Amant d'une Damoiselle, confident d'un riche Vieillard dont elle étoit aimée.* 49

EPISTRE. — *A Madame la Sén. de R***.* 52

STANCES. — *Une Fille à une autre Fille, toutes deux pensionnaires dans une Religion.* 61

STANCES. — Pour deux fois seulement que mes yeux vous ont veue. 63

STANCES. — *Épitaphe d'un Amant.* 65

MADRIGAUX ET POÉSIES DIVERSES

— Ne me reprochez plus tant de fois ma folie. 69

— Malgré tous les mépris que vostre humeur m'oppose. 69

— Pourquoy me demandez-vous tant. 70

— Ne cherchez point ailleurs, Beauté trop adorable. . . 70

— Hier, quand je vous eus quittée. 71

— De toutes les façons vous avez droit de plaire. . . . 72

— Je languis dans un feu tout autre. 73

— Quand, pour vous témoigner l'excès de ma langueur. 74

— Après avoir lu dans *Clélie*. 75

— La Dame de ce lieu n'a pas mauvaise grâce. . . . 76

— J'avois donc tant juré de ne l'aimer jamais. 77

— Vos yeux, si brillants et si doux 78

— Comme vous estes glorieuse. 79

— Vivons le plus que nous pourrons. 80

— Ma mère, depuis quinze jours. 81

— Si selon le mérite. 82

— Hier je rencontray ma charmante Philis. 83

Pages.
— On vous voit, jeune Iris, toujours sur mes louanges. 84
— Vous me reprochez de tout temps. 84
— Ma mère, en partant de Paris 85
— Pourquoy me montrer vostre sein. 86
— O Ciel injuste et rigoureux ! 86
— Philis, voulant se corriger. 87
— Philis, cette beauté si charmante et si fière. 88
— Vous faites des faveurs à de certaines gens. 89
— Si je vais si souvent chercher vostre voisine. 90
— Ces Heures-cy sont trop magnifiques pour moy. . . 90
— Depuis que la faveur vous met dans la richesse. . . 91
— Vos lettres m'ont charmé, le style en est fort doux. 91
— J'en demeure d'accord, tout le monde se loue. . . 92
— D'où vient cet intérêt que vous prenez en moy? . . 93
— Si je ne vous vois plus, c'est que je ne veux pas. . 94
— Je trouve encor vos yeux, vostre air, vostre visage. . 95
— Si l'autre jour, en ce saint lieu. 96
— Quand j'écoute ces fous d'un air si sérieux. 97
— Vostre mal me rend malheureux. 97
— J'ay pris vostre éventail, Madame. 98
— On m'a fait un mauvais tour. 98
— L'air, le vent et la pluie, à ne vous point mentir. . . 99
— Philis, quand vous manquez de divertissement. . . . 100
— On diroit, à vous voir, que ce jour ennuyeux. . . . 101
— Je n'ay jusqu'à présent aimé que des coquettes. . . 102
— Que je suis malheureux de vivre sous vos lois ! . . . 103
— Vous n'estiez pas encore en âge d'estre aimable. . . 104

Pages.

ÉPIGRAMMES

— Il est vray, je le sçay fort bien. 117
— Fuyant de nous sans résistance. 117
— Dans un coin, sans flambeau, sans témoins et sans bruit. 118
— Je sers le meilleur des humains. 118
— D'où diable nous vient cette envie. 119
— Quand ce petit abbé vous jure. 119
— A voir comme vous vous servez. 120
— Je la voy tous les jours venir en ce saint lieu. . . . 121
— Ridicules censeurs, dont la jalouse envie. 121
— Cloris à vingt ans estoit belle. 122
— Il ne fait pas tout ce qu'il dit. 122
— Le fils de ce sergent de l'Université. 123
— Un petit abbé roux, Bachelier de Sorbonne. 124
— Ne crois point nous persuader. 124

POÉSIES DIVERSES

SONNET. — Ne crains plus désormais, Tircis, que je soupire. 105
SONNET. — Chez vous je n'ay jamais esté. 106
SONNET. — Ne me dis plus, Tircis, que j'ay peu de courage. 107
SONNET. — Olympe est en repos, je vis dans le martyre. 108

Pages.

SONNET. — Quand je viens à songer que mon heureux rival. 109

SONNET. — Tircis, as-tu raison de me donner le blâme. 110

CHANSON. — Un homme, à tort, en ce village. 111

CHANSON. — Si vous craignez que je sois à quelqu'autre. 112

CHANSON. — Vous seriez au rang des belles. 113

CHANSON. — Le feu que vos yeux nous font voir. . . 114

RONDEAU. — Pour vous parler aujourd'huy franchement. 115

RONDEAU. — Je suis, à vous voir toujours faire. . . . 116

CAPRICE. — Quand je seray tout prest d'avoir les yeux ouverts. 125

SATYRE. — Tircis, le plus grand curieux 126

POÉSIES INÉDITES

STANCES BACCHIQUES. 131

SONNET. — *Sur l'Amour que deux Femmes ont l'une pour l'autre.* 133

STANCES. — *Sur la Mort d'Amarante.* 134

TABLE GÉNÉRALE

Épitre dédicatoire. I

Préface sur Mathieu de Montreuil. III

POÉSIES DE MONTREUIL.

Stances et épitres. 3

Madrigaux et Poésies diverses 69

Poésies inédites.. 131

Notes. 137

Table des poésies contenues dans ce volume.. 143

Achevé d'imprimer

LE QUINZE AOUT MIL HUIT CENT SOIXANTE-DIX-HUIT

Pour OCTAVE UZANNE

PAR D. JOUAUST

Imprimeur breveté

338, rue Saint-Honoré, 338

A PARIS

BINDING SECT. JUL 3 1970

PQ
1875
M74A17
1878

Montreuil, Mathieu de
Poésies

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY